

2014

# Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2014

Follow this and additional works at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

## Recommended Citation

(2014) "Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2014," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 20, Article 1.  
Available at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol20/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [mbernal2@depaul.edu](mailto:mbernal2@depaul.edu).

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2014

**Mille-Feuille**  
**Magazine Littéraire**  
**Printemps 2014**  
**DePaul University**  
**Department of Modern Languages**

**20 ans!**

**<http://via.library.depaul.edu/millefeuille/>**

Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction,  
**Mille-Feuille**, DePaul University, Department of Modern  
Languages, 2320 N. Kenmore Avenue, Chicago, IL 60614-3210,  
(773) 325-7320 pbault@depaul.edu

**Mille-Feuille:** 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore 'herbe aux coupures', 'herbe au charpentier', 'herbe au voiturier', c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux Etats-Unis sous le nom de 'Napoleon'. Composée de fins feuillets de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. les mille feuillets de prose et de poésie qui, nous l'espérons, finiront par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit!

## **Mille-Feuille**

Magazine Littéraire

Printemps 2014

DePaul University

Department of Modern Languages

### **Rédacteurs en chef**

Pascale-Anne Brault

Pascale Kichler

### **Rédacteurs en chef adjoints**

Kelly Byrne, Tessa Cappel, Elise Castelaz, Marie Christophell, Clarissa Dallman, Frankie Favela, Jazmin Freire, Alexander Garabedian, Molly Goeghegan, Charles Hurt, Jessica Janik, Jordan Jedry, Joy Johnson, Kyle Johnson, Robert Johnston, Autumn Jones, Ani Kasparian, Kristina Lebedeva, Sarah Leeson, Shaza Loutfi, Mirna Maldonado, Anthony Mattingly, Kirby McKinnon, Valerie Paulson, Kevin Ramirez, Erica Reyes, Jennifer Rupe, Noëlle Sercer, Alexandra Spektor, Emma Squier, Elizabeth Steinauer, Connie Tong, Alex Totin, Benjamin Tucker, Viktorija Vasiljeva, Claudia Verba, Jacqueline Villagomez, Kaitlyn Wallace, Megan Wolf, Florence Xia

### **Photographe**

Joshua Ives *A quinze mille pieds*

Enfants jouant au football, Farah City, Farah Province, Afghanistan, le 28 décembre 2012, à bord d'un hélicoptère Blackhawk de l'armée américaine.

### **Mise en page et assistance technique**

Veronica Lalov

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le vingtième numéro de Mille-Feuille et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts and Social Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, le Student Life Office, le Study Abroad Office de DePaul University, ainsi que l'École Franco-Américaine de Chicago (EFAC), Lincoln Park High School, Walter Payton College Prep and Bishop Noll Institute, qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright  
DePaul University  
2014

## Liste des auteurs et des traducteurs

- Theresa Auer 86  
Eugénie Bauer 97  
Ann Baxter 30  
Emma Bonnard 1, 11, 90  
Pascale-Anne Brault 27  
Kelly Byrne 23, 76  
Tessa Cappel 19, 102  
Elise Castelaz 76, 77  
Paul Cernek 2, 67  
Marie Christophell 76  
Camille Collins 58  
Lily Colonna 96  
Clarissa Dallman 19, 55, 100  
Coline Darras 95  
Isabelle David 37, 47, 60  
Bernard Beugré Djahouri 36  
Frankie Favela 19, 103  
Anna Fechter 24  
Ashley Fleshman 22  
Jazmin Freire 76, 98  
Alexander Garabedian 8, 76  
Molly Goeghegan 63, 76  
Adriana Gogolin 61  
Horacio Gonzalez 54  
Lourdes Gonzalez 17  
Anaïs González-Catellano 78  
Caroline Guindon 68  
Keith Gurtzweiler 64  
Carl Hawse 12  
Alejandra Hernandez 45  
Jeremiah Horsefield 50  
Charles Hurt 10, 19  
Eugenia Isardo 13  
Jessica Janik 5, 19  
Jordan Jedry 48, 76  
Joy Johnson 76  
Kyle Johnson 76  
Allan Johnston 6, 35  
Guillemette Johnston 6, 35  
Robert Johnston 26, 40, 76  
Autumn Jones 42, 76, 79  
Aaron Kaiser-Chen 29  
Ani Kasparian 19  
Caroline Kichler 39  
Alicja Kubas 46  
Callum Kuehn 84  
Flora Kuehn 113  
Laura Kuentzmann 18  
Veronica Lalov 92  
Kristina Lebedeva 38, 41, 107  
Sarah Leeson 16, 41  
Nikola Le Tien 85  
Shaza Loutfi 114  
Mirna Maldonado 114  
Hugh Martin 19, 41, 76, 114  
David Maruzzella 99  
Anthony Mattingly 81, 114  
Kirby McKinnon 41  
Molly Medhurst 80  
Toni Moore 21  
Michael Naas 20  
Simon Luc Noël 29  
Valerie Paulson 41, 111  
Kevin Ramirez 41, 108  
Erica Reyes 114  
Amy Richardson 44  
Jennifer Rupe 53, 114  
Joana Salievska 14  
Noëlle Sercer 76  
Matt Scherer 104  
Hanna Selekmán 34  
Bilgesu Sisman 88  
Brad Smith 4, 49, 82  
Emily Snider 116  
Alexandra Spektor 41, 106  
Emma Squier 41  
Tim Stone 101, 112  
Connie Tong 114  
Derek Torres 56  
Alex Totin 66, 114  
Ben Tucker 41  
Viktorija Vasiljeva 62, 114  
Mélusine Velde 110  
Claudia Verba 41  
Jackie Villagomez 3, 41  
Teresa Villa-Ignacio 52  
Samantha Wilson 91  
Kaitlyn Wallace 114  
Megan Wolf 28, 114  
Florence Xia 114  
Margaret Ziemnicka 25



Posée sur le tapis comme un mouchoir en lin,  
Elle attend, immobile, en écoutant l'horloge.  
Le tic-tac régulier amplifie le silence  
Et ses yeux bleus, rêveurs, contemplant le plafond.

Le bout de son pied trempe  
Dans les ténèbres tièdes.

*Emma Bonnard*



## **Tettigoniidé (ou le jeu de la mourre)**

J'ai trouvé une sauterelle  
Verte comme l'éclat d'été  
Souriant au soleil  
Sur une branche d'arbousier  
Nous jouâmes à ce jeu  
Qui se joue jour à jour  
Dans les contrées tranquilles  
C'est le jeu de la mourre  
Chaque fois que nous jetions  
Nos deux mains dans le tas  
Nous criâmes le même chiffre  
Ex aequo, pleins de joie  
Le jeu se transforma  
Devint vitalité  
La sauterelle me sauva  
Ma Tettigoniidé.

*Paul Cernek*

## **Le Havre, la Normandie en guerre**

Le commandant en chef de nous rejoindre,  
Dans sa main crispée, une missive écrasée

Dès lors, de jacasser les hommes cessent,  
Sur son visage une expression enrageante,

Les termes il ne les trouve pas dans sa paralalie  
Faute de trouver leur essor ses mots se cachent.  
Les maux d'un suzerain aguerri.

Le Havre vespéral gagne le combat  
Contre le jour s'enfuyant au pas,

Sans se gausser se préparent les soldats  
À marcher sous le ciel bas.

Aucune toison ne saurait réchauffer le froid des cœurs,  
Tandis que l'incartade de la mort  
Pénètre l'air de son odeur.

*Jackie Villagomez*

## **Épisode 42 : « Les voy(ag)eurs du métro »**

Soyons honnêtes, nous devenons tous un peu voyeurs en voyageant dans le métro. Qui ne s'est jamais servi des vitres pour mater discrètement la jeune femme ravissante ou le beau gosse que l'on n'ose pas regarder directement ? Celui qui dit « jamais » ment ! On préfère fixer l'image un peu floue de la jolie personne, quitte à lancer quelques regards furtifs au vrai sujet, plutôt que de se faire choper la main dans le sac. L'ennui, c'est que chacun se dit la même chose en employant cette ruse très répandue et connue à peu près de tous ; et si la personne surprend ton regard à travers le reflet dans les vitres, là tu chopes vraiment la honte. À moins que tu aies observé dans les vitres la personne te mater en vrai avant d'essayer elle-même de te mater dans les vitres — auquel cas tu pourras peut-être choper un numéro. À condition, bien sûr, que tu aies le courage de regarder la personne en face et d'engager une conversation — ce qui est peut-être trop demander à une espèce de voyeur qui mate les gens dans les vitres du métro.

*Brad Smith*

## Le filou

Je me lève tous les matins au ciel orange  
comme un tamarin.  
Je suis fatiguée.  
Mon corps est las de travailler à la meule.  
Je m'en vais à la steppe où, comme un phacochère,  
je creuse.  
A la recherche des racines substantielles,  
mes doigts plongent dans la terre,  
Enchevêtrement des pogonophores,  
enchevêtrement de mes moyens d'existence.  
Aujourd'hui, je suis accompagnée de mon apprenti.  
Le jouvenceau me suit.  
Il glisse derrière moi comme un saurien.  
Je n'ai pas confiance en lui.  
Je passe le jour dans le torride orange,  
craignant le filou.  
Je me perds dans mes pensées et ne remarque pas  
qu'il s'esquive silencieux.  
Soudainement, mon cheval hennit.  
Je fais volte-face et vois que le jouvenceau  
chevauche au loin,  
ne me laissant aucune façon  
de transporter mon butin chez moi.  
Je dois l'abandonner dans le champ.  
Je commence le voyage lent à travers la steppe,  
et ne peux m'arrêter de penser  
que j'ai été flouée.

*Jessica Janik*

## **Vol crépusculaire**

Il en est toujours de même  
dans les endroits que j'ai quittés  
avant que la nuit ne tombe,  
et je suis assis  
dans la configuration  
des étoiles et les lumières  
des avions qui s'éloignent  
de la ville vers le ciel bleu  
qui noircit et s'étend plus loin  
que mes pensées ne voyagent.  
Mon père, la main sur  
la balustrade du porche arrière,  
veut qu'il en soit ainsi.  
Je peux le voir regarder  
dans le puits des ténèbres  
qui s'approfondissent.  
Je peux voir la façon  
dont ses doigts s'agitent  
le long de la rampe en fer  
noire et froide. S'il pouvait parler,  
je sais qu'il mentionnerait  
la possibilité que l'été  
puisse être ici,  
que nous pourrions tous revenir  
chez nous, et nous asseoir  
ensemble à nouveau. Je sais  
qu'il chercherait  
un moyen de me dire  
qu'il est heureux ou désolé  
pour tout: pour la façon  
dont la nuit rabat son aile  
sombre sur nous et  
les lumières distantes  
des avions clignent et descendent

le long de la bordure  
orange du jour qui meurt  
calmement dans la noirceur  
de la mer, et pour la façon dont  
il aime penser qu'un avion  
pourrait être une étoile de bonne fortune  
en route vers des horizons  
d'où l'on ne revient plus.

*Traduction de « Flight » d'Allan Johnston  
Guillemette Johnston*

## Ma réalité

Je regarde en haut  
Il n'y a rien  
Nous ne voyons pas le ciel  
pendant deux semaines  
Il est tout gris

Je regarde en bas  
C'est un désastre  
Je n'ai pas marché sur un sol stable  
depuis des mois.  
Sans parler que  
L'odeur des tranchées  
rappelle celle de la merde

Je continue à rêver...  
Mes bottes,  
Sont toutes trempées  
Je ne peux pas imaginer la condition de mes pieds

Je vais mal.  
Mais, je ne dis rien  
Parce que nous allons tous mal  
Il n'y a pas moyen de guérir

J'entends un bruit  
Mais, ce n'est pas clair.  
Qu'est-ce que c'est ?

« Alain. Alain ! ALAIN ! IDIOT !  
Nous chargeons le flanc droit !  
Suivez Aymeric au-delà de la colline ! »

« J'ai bien compris, putain ! »  
Comme un robot,  
Je me prépare.  
Je vérifie mes munitions et mes grenades.  
Avant la charge,  
J'embrasse ma bague de mariage  
Et le tatouage de mon fils  
Sur mon poignet.

« AUX ARMES ! CHARGEONS ! »

Je suis sorti des tranchées

Mais, j'aurais dû y rester

Mortier et artillerie tombent sur la plaine.

Mes camarades tuent à ma gauche et à ma droite.

Je tire quelques balles.

Mais je ne peux pas voir ma cible

Je continue à courir vers la colline

Je cherche Aymeric

Il est à dix mètres devant moi.

Je commence à courir vers lui.

Nous atteignons le sommet.

Je vois Aymeric

BAM !

Juste à ce moment, une balle frappe sa poitrine.

Il décède sur le coup.

Et je fus bientôt à le suivre.

Mais, une voix appelait son grand-père.

« PAPI ! PAPI ! PAPI ! »

...

« Papi ! Papi ! Papi ! »

J'ouvre les yeux.

Un petit garçon est à côté de moi.

« Papi ! Papi ! Papi ! »

« Réveille-toi ! Le match contre Toulouse

Est sur le point de commencer ! »

C'est mon petit-fils.

Je prends conscience.

Je rêvais de terreur.

C'est Ma Réalité.

*Alexander Garabedian*



## **Les orchidées**

La chanson est fatale dans la nuit  
mais silencieuse le jour  
Les paroles y coulent  
Lentement s'hypnotisent  
L'orchidée couleur de vie et de mort  
Y fait pousser tes rêves voraces  
de beaux cauchemars blancs  
comme des pays aux merveilles  
et blafards  
comme des croque-morts  
Et mon cœur crie pour que le Sauveur  
lentement se suicide  
Les enfants de mon rêve vivent avec des sourires  
Mais dans la réalité, rien ne cesse et rien ne revit  
C'est l'histoire mystérieuse d'enfants  
qui sont comme moi  
Même chair, même sang et même couleur

Qui vivent comme les orchidées  
dans le vent qui souffle

*Charles Hurt*

## Nuit de janvier

La nuit, emmitouflée dans des laines obscures,  
Baille comme un chat noir qui s'étire le dos.  
Elle a l'arôme grave du réglisse pur  
Et la fraîcheur vague des étoiles sur l'eau.

*Emma Bonnard*

1992

Le silence

l'abattoir de l'espoir

Les ténèbres

les chaînes de l'esprit

J'emplis le Styx avec les larmes

d'un poète sans mots

*Carl Hawse*

## **Si je pouvais être**

Si je pouvais être un lion  
je mangerais un limaçon  
Si je pouvais être une fée  
je jouerais avec une poupée  
Si je faisais des étrennes  
je serais une reine  
Si j'étais le marchand de sable  
je ferais dormir les arbres  
Si j'étais de couleur  
j'aurais du Bonheur  
Bon, j'ai bien des choses à faire  
avant d'aller en primaire.

*Eugenia Isardo*

## **Pour faire du thé chai**

Pour faire du thé chai exquis,  
vous avez besoin de patience  
et de beaucoup de bâtons de cannelle.  
Le thé doit être sucré, salé, et piquant.  
L'arôme du chai doit tourbillonner dans l'air  
enveloppant les soucis alors qu'il flotte.  
Comment peut-on s'atteler à une tâche si ardue?  
Comment peut-on commencer à faire un thé  
aussi vieux que nos ancêtres qui le buvaient?  
Comment peut-on commencer  
à trouver l'équilibre délicat  
entre le clou de girofle et le gingembre  
qui virevoltent dans le chai?  
C'est un art.  
Mais, ne vous inquiétez pas.  
Respirer. S'étirer. Se concentrer. Commencer.  
Placer la cannelle, les clous de girofle, le gingembre et  
l'eau  
dans une petite casserole  
et faire bouillir.  
Ne vous inquiétez pas des mesures.  
Couvrir la casserole pendant cinq minutes.  
Pas plus. Pas moins.  
Retirer la casserole du feu.  
La mettre de côté. Ne vous brûlez pas,  
les amateurs font ce genre d'erreur.  
Laisser la casserole reposer pendant dix minutes.  
La replacer sur le feu et la faire bouillir.  
Les bulles seront vos meilleurs amis.  
Retirer la casserole du feu.  
Ajouter le thé noir.  
Couvrir et laisser reposer.  
Les contenus sont mélangés et deviennent délicatesse.  
Les maîtres de cet art ne retirent pas les épices,

seuls les amateurs le font,  
parce qu'ils ne peuvent pas tolérer l'intensité.  
Décidez comment vous voulez votre thé chai.  
Versez un peu de thé dans votre tasse préférée.  
Ajouter du lait. Être généreux.  
Ajouter du sucre. Ne pas être généreux.  
Prendre un bâton de cannelle. Humer. Il sent bon!  
Le placer dans votre thé.  
Fermer les yeux.  
Et prendre une gorgée.  
Ciel.

*Joana Salievska*

## **Ce son au loin**

Le nautophone m'appelle  
C'est une symphonie et une ridelle  
J'entends mon nom dans le grave tapage  
Et il devient rosace en son écho

J'aspire à être une volière  
Pour garder la voix  
Pluvieuse et volage  
Afin de boire le bruit à outrance

Le phare et moi  
Nous sommes indissociables  
Un jour j'exorciserai  
Le son de mon âme,

Mais pour le moment  
C'est un répit face au marasme  
Qui me permet d'ôter  
Le turban de mes pensées.

*Sarah Leeson*

## La pêche

Un cercle, pas parfait mais un peu abstrait  
Sa couleur varie entre l'orange et le jaune  
    comme la variation sur un arc-en-ciel  
Mais ce n'est pas sa vue ni sa saveur,  
    c'est sa texture  
Je le touche, c'est doux avec ces poils fins  
Je me souviens des jours froids d'hiver  
    avec mon drap de flanelle.

*Lourdes Gonzalez*

**1993**



## **L'arbre**

Cet arbre je le regarde  
Je compte les feuilles qui tombent  
Et en même temps  
des larmes coulent  
sur mes joues.

1... 2... 3...

Mille, j'en ai compté mille,  
Mille feuilles tombent  
et mille larmes coulent  
sur mes joues.

Mais l'arbre, lui, il tombe  
et moi

Je reste là, plantée au sol,  
Sans rien faire, perdue quelque part sans espoir  
Et je me prépare moi aussi  
pour ma longue, longue nuit  
Noire

*Laura Kuentzmann*

## Fusil d'assaut M-16A2

Certains jours, je nettoie le fusil pour qu'il brille  
tranche froide de ténèbres dans des mains tachées de graisse.  
Certains jours, je répugne à le sortir, la poussière  
plus rapide, dévorant le matin brun.  
Certains jours, les silhouettes tièdes s'étant courbées  
de l'autre côté du champ de tir vert,  
je m'assieds contre des sacs de sable, suant au soleil,  
et m'agrippe au fusil, le bout du canon reposant  
en haut de mes cuisses. Et certains jours,  
l'ayant nettoyé pendant des heures, je veux tout simplement  
le rapporter chez moi pour le placer sur l'espace de mur bleu  
au-dessus de la cheminée, parce que ce serait une erreur  
que de tirer encore, de salir et souiller de spires,  
de ternir une chose qui fait rougir la nuit.

*Traduction de « Range » de Hugh Martin (avec la  
permission de l'auteur)  
Publication originale dans Stick Soldiers*

*Tessa Cappel, Clarissa Dallman, Frankie Favela, Charles  
Hurt, Jessica Janik, Ani Kasparian*

## A ce titre

Parmi *des tas* de poèmes à lire et à critiquer, à noter même,  
En voici un qui donnera sa *note* avant d'être lui-même noté,  
Non pas musicale, même si le poème est aussi la *partition*,  
Mais plutôt comme à l'école, avec les *résultats* inscrits incarnés,  
Par un prof-lecteur qui sait *compter les points*.

Mais pour *obtenir* la note, prime de plaisir, il faut le traduire,  
Les italiques surtout, cryptes *gravés* en français, pour cacher un mot  
Sport factice et facile pour celui qui *comprend ce qui se passe*,  
Qui pige la formule, ou sait *choper* le cristal de ma méth-ode,  
Un point *marqué* pour chaque mot traduit (de zéro à vingt).

C'est un poème qui veut *draguer* en français puis anglais,  
Pour *régler son compte* avec deux langues à la fois,  
Et *compter* des mots si différents ici mais presque pareils là-bas,  
Afin d'enregistrer le « *score* » final (mot qui donne la clé et la clue)  
Sur un *bulletin de pointage* bilingue.

Mais *sur ce chapitre* (phrase qui veut dire « à ce titre »)  
L'idée n'est pas de gagner ni de *marquer* le but en or,  
(Bien que le vocable d' « or » *taille* le poème souterrain)  
C'est d'allumer les bougies et le *tableau d'affichage*,  
Pour fêter cette première *vingtaine* de *Mille-Feuille*.

*Michael Naas*

le repas se meurt sur la table  
acide (je n'ai pas faim)  
pour un an pour dix ans, à toujours  
l'arbre a percé le mur de son doigt de coton  
frais : hier  
santa barbara et la mécanique des mots soulevant  
le poil du tapis d'alpaca de sa difficile respiration  
asthmatique : double effort  
hostile.  
du blanc : lima ! souvenez-vous du pernod et des  
livres qui s'effeuillent tout seuls au fond du tiroir  
aveugles et sourds tels qu'une abeille :  
disparus—  
de la porte qui s'ouvre de la porte qui se ferme et  
des cadavres partout—vernissage interrompu à la  
farine de poison ces formations de sel sur les  
lèvres et les lagunes de mer iridescentes de peur  
le ruban de cellophane de votre voix qui  
désavoue.

le mauve du soir et qui s'attarde sur le  
contour du corps en vibration pour un an, pour  
dix ans, pour toujours des choses douces à bleuir  
des choses amères : le temps  
pollution d'échos sur le miroir creux de la  
chambre (renée) et l'égratignure rose  
(asymétrique) sur le dos de l'enfant qui tombe  
encore une fois : vulnérable délire ! des vérités  
sont parues à même le sol et la peau du jour  
en est toute  
arrachée  
pour un an pour dix ans pour toujours  
tout a changé

*Toni Moore*

## La légèreté de l'air

Le sentiment de la réalité qui doit être préservé  
même dans les études les plus abstraites  
n'est pas lui-même manifesté dans la substantialité,  
mais plutôt diffusé dans la légèreté de l'air.

J'ai joué au fantôme avec un drap sur mon visage,  
Soufflé dans la blancheur.

J'ai joué au mort entre la tête et le pied du lit,  
espérant les bras croisés sur le cœur.

Vous ne voulez pas me montrer  
la photo de votre père.  
J'ai oublié de fermer les boutons de mon manteau.  
Je sentais le vent et la neige.

*Ashley Fleshman*

## **Les ondes**

La musique qui coule autour de ma tête  
Me fait penser aux ondes de velours de l'océan.  
Le rythme véloce camoufle les bruits de la vie  
Comme une bedaine rebondie.

Tape, tape, tape, tape ;  
Mes pieds trouvent la mesure en mouvement.  
Chaque segment devient plus rapide que le précédent.  
Mes pieds dansent en cadence.

Mais tout à coup, la musique s'interrompt.  
Comme une vague déferlante,  
je suis ramené à la réalité.  
Les bruits de la vie m'entourent mais je m'entête  
Nœud à nœud.

*Kelly Byrne*

## **La Russe et la puce**

La Russe pousse un autobus dans la rue.  
Une puce qui passe près du bus  
Insinue « Par Zeus ! »  
Et de plus,  
« Ta roue se trouve sur mon pouce,  
Madame Russe ! »  
Et elle, en colère--n'avait rien vu--  
est sortie du bus,  
faisant face à la petite puce.  
La petite prit peur,  
devant cette femme courroucée.  
Et de s'envoler  
comme si elle avait le feu aux trousses.

*Anna Fechtor*

# 1995

**La brume**

La blancheur

La blanche mollesse

Le monde se tait, émerveillé.

*Margaret Ziemnicka*



## Mon aventure avec Mademoiselle Fantôme

Avec Mademoiselle Fantôme  
je m'embarque dans une aventure  
Bien que les autres ne la voient pas  
je glisse avec ma dulcinée  
Elle incarne la beauté, nous sommes tout un  
Lorsque notre bateau accoste  
Je caresse sa joue invisible  
le bonheur  
de sentir sa chair  
quand tout se précipite autour de nous  
Comme un face à face final  
Chacun se tourne vers moi  
L'un dit : c'est bizarre  
Et l'autre : est-il fou ?  
Quand le bateau amarre  
est-ce que les autres  
comprennent ma situation ?  
non, ce n'est pas possible  
elle n'existe pas  
-Vous ne touchez rien !  
lui répond un petit garçon,  
Mon amour me manque  
Mais elle est partie.  
Je regarde les vagues  
s'élever et s'effondrer.  
Je réalise  
qu'elle était comme une vague ou de la fumée  
C'est ainsi qu'elle est montée  
puis elle est tombée  
de si haut  
que je l'ai perdu mon amour.  
Alors la sirène a retenti  
le bateau et les vagues s'immobilisent  
et tout s'évapore, comme mon amour  
pour Mademoiselle Fantôme.

*D'après Jean Tardieu  
Robert Johnston*

Fil sur la langue  
Fils de ma langue  
Empêtré dans cela, ton héritage  
Langue maternelle langue étrangère  
Langue vivante  
La vernaculaire  
L'agglutinante  
L'holophrastie

Amphigouri  
Galimatias  
Charabia  
Garde t'en bien

Verbomanie  
Logorrhée  
Ne pas la tenir, cette langue  
Ne pas s'en passer  
Mais la passer sur ses lèvres

Avoir la langue bien pendue  
Pas dans sa poche  
Je te le souhaite  
Ce franc-parler  
Et ces allers retours  
D'une langue à l'autre

Mais gare à toi  
Aphasie alexie agraphie  
L'avoir avalée, cette langue  
Pâteuse  
Languissante indolence  
Elle pourrait bientôt  
Être langue morte

Mauvaise langue  
Me diras-tu

*Pascale-Anne Brault*

## L'escargot courageux

L'escargot courageux glisse  
Loin de son domicile  
À la recherche d'un tableau de Matisse  
Dont il possède déjà mille

L'aventure frivole  
A pris plusieurs jours  
En raison de l'organe extensible  
De l'escargot bicolore

Tout à coup,  
Un virage erroné  
Sur le chemin, un loup  
Au milieu de la journée

À gauche, un étang traître  
À droite, un pont précaire  
Espace ouvert entre les deux  
Une cahute à l'arrière

Il n'y avait d'autre choix  
Que de continuer  
Malheureusement  
Pour l'escargot courageux,  
Directement  
Dans les mâchoires du loup affamé  
À la recherche d'un casse-croute  
Digne des dieux

*Megan Wolf*

## Réflexions d'une vie post-coloniale

Nos cerveaux sont-ils colonisés  
Dans chaque pensée, chaque pas?  
La voie que nous vivons,  
La voie dans laquelle on meurt...  
Est-ce la voie de nos aïeux?  
Ou est-ce celle qu' "ils" veulent qu'on suive?  
Qui sont-"ils"?  
Les blancs, les européens, les hommes riches,  
la classe bourgeoise... ou même nos familles?  
Ils se sont fait tous avoir...  
et sont maintenant complices...  
Me suis-je fait avoir, moi-aussi?  
Ces pensées sont-elles celles d'un malade?  
Pourquoi ça me préoccupe autant?  
Chaque pensée, chaque mot,  
Passe par la voie qu'"ils" veulent-  
qu'"ils" m'ont appris à vouloir.  
Comme a dit Nietzsche, "Les vérités sont des illusions  
à propos desquelles on a oublié ce qu'elles sont."  
J'ai vu au-delà des vérités et des illusions  
Et finalement, j'ai récupéré ma v[o]ie.

*Aaron Kaiser-Chen et Simon Luc Noël*

## A la recherche de Paris

1996

le 23 mai 1995

Elle s'ouvre.

Elle ouvre les portes de sa maison, et j'entre dans la salle près de la fontaine. Je suis à la recherche de Paris, et je pense que c'est ici, dans sa maison, le jardin du Luxembourg, que je peux la trouver. Je me promène dans les petits bois, je rôde le long des pelouses. Il n'y a presque personne là ce matin, sauf quelques mendiants. Je n'ai pour compagnons que la poussière et le chuchotement de lumière qui tache le ciel; mais où est Paris? Il n'est pas certain qu'elle vienne aujourd'hui; ce n'est pas la première fois qu'elle m'a déçue. J'attends l'arrivée de Paris.

le 25 mai 1995

Les clochers du Luxembourg. Toujours la grande attente. Dans chaque chambre de la maison de Paris, il y a une foule qui fait la queue pour la voir. Il me semble que même les parisiens s'agitent autour de moi en attendant l'arrivée de Paris. Ils ont le privilège d'être les courtisans de Paris depuis leur naissance; je serai toujours une étrangère. Mais il est impossible de penser que je ne mérite pas sa visite parce que je suis de très bonne heure. Le soleil brille, les oiseaux chantent, et je suis à l'endroit auquel je tiens le plus: le Luxembourg. Au début de mon séjour je ne pouvais pas me faire à l'idée que je ne devrais pas regretter de ne rien faire. Maintenant, c'est tout ce que je fais: rien. Regarder les passants sans rien dire, sans rien faire, c'est un art. Je suis parmi un milliard d'artistes. Les deux types à mes côtés font partie de ce milliard. Celui à droite est fasciné par la fontaine. Celui à gauche fait attention aux jupes courtes, portées par des femmes éblouissantes.

En face de moi, il y a une ribambelle d'enfants.  
Une petite fille enlève sa chemise.

De plus en plus, j'ai l'impression que j'habite  
Paris. Je ne suis plus une touriste.

Il y a deux mois, j'habitais deux continents à la  
fois. J'avais deux amants entre lesquels il me fallait  
choisir : Paris ou mon copain de Chicago. Paris a gagné  
le prix de mon amour et maintenant elle réclame tout.  
Pour être en sa faveur, il faut effacer le souvenir de tous  
les autres. Ma mémoire à Paris commence par oublier.

### **le 29 mai 1995**

Quelqu'un m'a dit qu'il faudrait aller à un café  
afin de saisir l'ambiance d'un endroit. Donc, je suis assise  
au Café Rostand, qui est juste en face du Luxembourg. Il  
y a plein de touristes à Paris en ce moment. Un couple  
américain, de l'autre côté du café, parle en anglais. J'en ai  
horreur. Je ne veux entendre que le français. Je ne veux  
aucun souvenir des États-Unis.

Un barman m'a dit que, même après avoir étudié  
l'anglais pendant sept ans, il n'arrive pas à dire une  
phrase correctement. De toute façon, il comprend  
l'anglais bien; lorsqu'il entend parler les touristes  
américains, il comprend tout ce qu'ils disent. Par contre,  
lorsqu'il est un touriste aux États-Unis, personne ne le  
comprend. La langue française est sa langue de refuge.  
Ne pas avoir une langue de refuge, c'est être nu. C'est  
avoir une voix toujours audible. Nietzsche dit que la  
meilleure voix est celle qui est silencieuse. Je ne veux  
être ni nue ni silencieuse. Je n'ai pas de langue de refuge  
à Paris.

Un kir et patatras! Je suis presque saoule. Depuis  
mon arrivée à Paris, je ne dors pas bien. Je dors comme  
il est convenable pour vivre ici. Vite! Je mange comme  
les parisiens; c'est à dire, très peu. Je suis toujours  
fatiguée.

Pourquoi suis-je venue à Paris? Dans ce café? Pourquoi ai-je décidé que si Paris venait, elle viendrait au Luxembourg?

J'aperçois une affiche pour le film "La haine" juste à l'extérieur du café. Ces mots me rappellent ce qui s'est passé avec mon copain de Chicago. La haine. Je voudrais dire que je suis là, au Café Rostand, mais je n'y suis pas. Je suis dans une lettre, reçue hier. Je suis à Chicago.

Le type derrière moi ne me laisse pas en paix. Je n'ai pas envie de réciproquer ses coquetteries. Je ne suis pas dans mon assiette. Le couple américain se plaint de tout: "How can I possibly get over to Greece when I want to go to Spain for a week?" Pour les Américains, se plaindre, c'est un art. Est-ce que je viens de me décrire moi-même?

### **le 31 mai 1995**

Je ne suis pas encore fatiguée par ce va et vient. Depuis dimanche, je suis venue au Luxembourg quatre fois, sans rien écrire à l'égard de ma recherche de Paris. Je n'attends plus Paris. La tâche de la trouver ne m'est plus importante. Il s'agit de me trouver moi-même. Je ne me demande plus si Paris va venir. Elle est toujours en train de venir.

Chaque jour l'un des nombreux souvenirs de Chicago tombe dans l'oubli. "Sacrée Annie" dit mon ami, Éric. Quelle chance d'avoir un ami en France! Ce surnom est le meilleur don que je puisse recevoir. C'est Éric qui entend mes pires erreurs de grammaire; c'est lui qui connaît toutes mes peurs. Ce n'est pas moi qui suis sacrée; c'est tout ce que je fais ici, c'est "Sacrée Annie à Paris." Sacré Paris.

"Ne plus aimer Paris, marque de décadence;  
ne pouvoir s'en passer, marque de bêtise"  
(Flaubert).

J'aimerais mieux être bête que décadente. Je ne peux pas me passer de Paris. Je n'ai pas envie de rentrer à Chicago.

Un couple allemand essaie de parler aux pigeons. Un type flâne, une rose à la main. Le soleil me réchauffe. J'ai envie de parler à quelqu'un, quelle que soit sa nationalité. Aujourd'hui je suis nue; je ne suis habillée ni avec des vêtements de la France, ni avec ceux des États-Unis. Je suis ouverte au monde. J'embrasserais le monde. Je sais que les moments comme ça sont toujours transitoires et je ne veux pas être accrochée à mon cahier car j'ai un tel désir de flâner. Mais avant de partir, je pose une question pour plus tard: Quand je pensais que je ne ferais jamais de progrès, pourquoi ai-je donc poursuivi?

### **le 1 juin 1995**

"Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor, que je parle ou me taise. Ceci ne tient qu'à toi, ami, n'entre pas sans désir" (Sur les murs au Trocadéro).

N'entre pas sans désir. Si Paris pouvait parler, voilà ce qu'elle dirait. Quant à moi, il fallait bien un désir pour venir à Paris. En fin de compte, mon désir n'est pas de trouver Paris. Je serai toujours à la recherche de Paris.

Ma recherche au Luxembourg étant abandonnée, que reste-t-il? Il reste l'inquiétude du fait que suis plongée dans l'inconnu et le désir d'y rester, de travailler dans cette profondeur.

*Ann Baxter*



**La pluie**

La pluie frappe la vitre  
De forts battements rythmiques  
Tout est quiétude

*Hanna Selekman*

## Entendu

Dans la nuit chaude  
l'oiseau solitaire  
revient sans cesse  
chanter vers l'arbre

chaque fois  
un oiseau différent  
et pourtant  
le même sens  
remplit cet appel

c'est le même arbre  
la même branche  
le même esprit  
qui les animent

et je sais  
par ce que j'entends  
que cet instant  
et chaque instant  
est le seul instant

que la nuit chaude saisit

*Traduction de "Heard Singing" par Allan Johnston  
(Original publié dans Verdad & Music in the Air)*

*Guillemette Johnston*

1997

## Tristesse en mai

C'est la douceur fondue du soir  
transparent vers dix-sept heures au mois de mai.  
Et monte le parfum des roses.  
Comme pièces de monnaie au fond de l'eau en  
zigzagant tombe le compte lourd de ma journée.

Des cris—qui sait si c'est de haine ?—  
Des mots de fronde sur des visages d'adolescents.  
Poussière et dos ruisselants, enthousiasmes,  
essoufflements.

Des enveloppes douloureuses avec paysages de  
baobabs, corvées en file indienne et charognards sur  
fond d'azur. Bien des confidences encore. Et pour  
relever mes épaules, pour donner le courage d'un  
sourire à mes lèvres défaites, pas un rire d'enfants  
fusant comme bouquet de bambous, pas une jeune  
femme à la peau fraîche, puis douce et chaude, pas un  
livre pour accompagner la solitude du soir, pas même  
un livre !

*Bernard Beugré Djahouri*

## Résonance

Avide à vide  
Endure en dur

Les échos se répercutent

Émois et moi  
Délire de lire

Multiples ;

Adieu à Dieu  
Encore en cœur

Les sons résonnent, se déforment

Essence et sens  
Design de signes

En un chassé-croisé de notes

Halo à l'eau  
enfer en fer

Où les mots rebondissent,

Amère à mer  
Envers en verre

Sans réponse.

Émaux et maux  
Décris de cris

Je parle en silence  
J'écris.

*Isabelle David*

## La nuit

Je suis belle, ô mortels ! comme un cristal inconnu,  
Et mon cœur, où l'on chute dans l'anonymat de  
l'ombre,  
Est fait pour approfondir le silence des rues  
Céleste et noble ainsi que le marbre sombre.

Je peins le ciel avec la couleur royale ;  
J'unis l'essence du temps au rythme lent des vagues;  
Je hais la lumière qui rend tout inégal,  
Et jamais je ne viens et jamais je ne pars.

Les gens, devant mon regard fixe d'obsidienne,  
Que j'ai l'air de doter de lourde éternité,  
Tentent de s'échapper dans leur vie moyenne.

Car j'ai, pour hanter l'esprit de tout le monde,  
Des souvenirs qui remontent aux belles choses passées:  
Mes murmures, mes échos, se rejoignent  
Dans la durée superbement angoissée.

*D'après "La beauté" de Charles Baudelaire  
Kristina Lebedeva*

## **Le papillon**

Un beau papillon vole autour de ma maison  
Est-il bien réel ou est-ce une apparition ?  
Il flotte dans un cercle au-dessus de nos têtes.  
Son gracieux envol, rien ici-bas ne l'arrête.  
Qui songerait à l'enfermer dans une cage ?  
Libre comme l'air, fier compagnon des nuages,  
Il ne connaît ni murs, ni cadenas, ni barreaux.  
Et des êtres rampants, il se rit de là-haut.

*Caroline Kichler*

## Mon asile

Les rues sont mon abri  
Là où certains voient un fourbi,  
J'imagine un labyrinthe interminable.  
Un endroit mystérieux,  
Les bruits de la rue m'amadouent.  
Ils me supplient de tenter ma fortune  
Quand mes chaussures touchent le béton froid,  
L'aventure commence.  
J'erre le long de la route,  
Les réverbères se tiennent au garde-à-vous,  
Mes seuls protecteurs.  
De leurs yeux brillants, les animaux sauvages  
me lancent un regard noir  
Leur corps en métal protège leurs entrailles.  
Toutes les maisons ressemblent à des gratte-ciels,  
Leurs grandes façades m'éclipsent.  
Mon esprit goupille l'histoire des habitants, vite fait.  
Une créature protège sa femelle,  
Une mère enlace ses bras autour de son fils,  
Comme une gourmette serrée.  
J'observe les gens s'enfuir comme des souris,  
Ils désirent juste un refuge,  
J'ai déjà trouvé le mien.  
Le chaos est mon asile.

*Robert Johnston*

## Le champ de tir

Nous tirons sur les silhouettes vertes  
d'hommes. Leurs visages vides

sont peints en beige, leurs poitrails  
de plastique, criblés de coups,

et pourtant, ils se dressent dans la lumière de juillet  
comme un gamin trop bête pour savoir

quand se tapir, quand laisser tomber.  
Grant, Sergent instructeur, arpente

le chemin de gravier. Il s'arrête  
pour s'allonger à mes côtés sur l'herbe foulée

Entre les tirs dans le silence profond  
de la fumée, il dit *respire, respire*. . .

alors que nous regardons les cibles tomber  
à plat sur la terre. Jamais

je ne parle, mais ne fais que tirer, scruter  
le champ de tir à l'affût de la suivante—

retenir mon souffle, appuyer  
sur la gâchette, les descendre,  
un par un, comme si c'était  
le seul désir du monde.

*Traduction de « Range » de Hugh Martin  
(avec la permission de l'auteur)  
Publication originale dans Stick Soldiers*

*Kristina Lebedeva, Sarah Leeson, Kirby McKinnon,  
Valerie Paulson, Kevin Ramirez, Alexandra Spektor,  
Emma Squier, Ben Tucker, Claudia Verba, Jackie  
Villagomez*



## **Pour dépeindre la scène après une fête**

Peindre d'abord une fenêtre  
avec des jeunes endormis à l'étage  
peindre ensuite  
quelque chose de cassé  
quelque chose de déchiré  
quelque chose d'écrasé  
quelque chose d'alcoolisé,  
pour mettre en capsule la scène,  
placer ensuite une demoiselle  
dans une robe blanche et tachetée  
dans la cuisine  
ou dans la salle à manger  
se cacher derrière ses cheveux bruns  
sans rien dire  
sans bouger...  
Parfois on entend une goutte tomber du robinet  
mais le silence est assourdissant  
avant de persévérer  
ne pas se décourager  
patienter  
attendre s'il le faut avant  
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée des parents  
l'heure n'ayant aucun rapport  
avec leur arrivée à eux  
Quand la fille entend la poignée de la porte elle songe  
s'ils pouvaient seulement  
observer le plus profond silence  
attendre que les cris ne tempêtent plus  
et quand le silence cesse  
agiter doucement la poignée de porte  
puis  
effacer un à un les jeunes somnolents  
et toutes les bouteilles de bière  
en ayant soin de ne pas toucher

à celles à moitié entamées  
ni aux verres brisés, ni à la nappe tachée.  
Faire ensuite le portrait de la demoiselle  
en choisissant ses grands yeux verts  
pour la scène  
peindre aussi le reste des jeunes qui se réveillent  
et commencent à sortir paresseusement  
et le bruit des chaussures à l'étage  
et puis attendre que le silence soit si fort  
S'il l'on entend le son des clés  
c'est mauvais signe  
signe que personne ne peut manquer  
c'est les parents qui viennent,  
mais si la poignée de porte ne tourne pas  
c'est bon signe  
signe qu'elle a quelques secondes de plus de liberté  
mais le temps passe,  
qui signale que vous pouvez peindre  
la silhouette de la mère et du père  
le mouvement de la poignée de porte et après la porte  
et finalement peindre les chaussures qui viennent  
et le silence après.

*D'après Jacques Prévert « Pour faire le portrait  
d'un oiseau »  
Autumn Jones*

## Faire la cour

Je m'attrape dans le flux de ma propre courance.  
Je parle couramment  
Et dis des choses incroyables—  
Je n'y crois pas.  
Je ne crois même pas que je puisse les dire,  
Que ma bouche puisse forger les sons  
Mais ça coule. Je coule. C'est cool.  
Les mots coulent dans mes oreilles,  
Flottent dans ma cervelle.  
Coupe-pas ce courant, cette courance,  
Ma courammence; je crains quelquefois que ça n'arrive.  
On m'avait dit que quand même il y aurait de petits  
rochers.  
Mais, je veux que ça coule,  
Que ça continue à couler,  
Que les ruisseaux deviennent rivières,  
Les rivières, une mer. La mer.  
La mer où je me noie—non, je flotte.  
Où je suis le flux.  
Où je deviens liquide interminable,  
Indéterminable.  
Je finirai quand même par couler sur les petits rochers.

1999

*Amy Richardson*

**Je ne sais pas**

Je ne sais pas  
Je me demande si je vais comprendre  
la classe est difficile  
Mes notes n'ont aucun sens  
Je veux réussir

Je ne sais pas  
le livre est énorme  
Le cours de science me donne mal à la tête  
C'est trop  
Je fais semblant de comprendre

Je ne sais pas  
Je ne comprends rien  
Je dis que je ne peux pas  
Je rêve que je peux  
J'essaie mais n'arrive pas  
J'espère que je ne vais pas échouer  
à ce cours de science  
Je ne sais pas

*Alejandra Hernandez*

Tous mes doutes, chantés par les mouettes,  
Et tous les bisous, mouchardés par les hiboux,  
Me suivent partout.  
Sur toutes les montagnes, dans chaque campagne,  
Comme des oiseaux de proie.  
Comme des vautours qui m'observent,  
Qui attendent un faux pas.  
Il ne faut pas les écouter – leurs chansons,  
leurs ramages,  
Ces témoignages qui parlent des erreurs, de douleur,  
d'un conspirateur.  
Mais ces cris perçants sont mes berceuses,  
Chaque nuit, peu importe où je me trouve.  
Et ces pensées grises sont mon ombre,  
Qui me suit dans la lumière du jour.  
Mais, selon moi,  
Les mouettes peuvent bien tomber dans la mer,  
Et les hiboux devraient rester sous terre.

*Alicja Kubas*

## **Sprichwort**

Avril ne te découvre pas d'un fil  
Nous dit le dicton  
Un mois où tout le monde vacille  
Chacun sa façon

Un coup à droite, puis un à gauche  
En équilibre  
Au-dessus du vide on chevauche  
Tous soudain ivres

De premières chaleurs et lumière  
Comme hors-la-loi  
Le temps, l'espace, la vie celle d'hier  
Le cœur en émoi

Entre les possibles et les non-dits  
Toujours à l'affût  
De futures caresses alanguies  
Monde défendu

*Isabelle David*

## La déconvenue d'un fils

Lors de mon enfance,  
Mon père a acheté son premier fusil.  
Il nous a dit «N'y touchez pas,  
C'est mon nouvel enfant»

Quotidiennement, il s'attelait à son ouvrage  
Épousseter la chose, remplacer les cartouches...  
Et nous, mes sœurs et moi, y avons-nous perdu ?  
Nous le regardions idolâtrer son fusil,  
Et nous méditions sur nos fautes potentielles.

Moi, en particulier, parce que je suis le plus âgé...  
Dans mon enfance, il me chuchotait des merveilles  
De la Terre sans peur...  
Pourquoi, père, avez-vous arrêté ?

Père, vous me manquez.  
Je pensais être dans un beffroi,  
D'où je voyais tout, mais ne touchais rien.  
Les cloches au-dessus de moi criaient avec violence  
Quand je voulais m'enfuir, pour vivre mon enfance.

Comme un fichu taxidermiste,  
Il s'est fait beaucoup de souci  
Pour un objet sans vie.  
Mais devant lui, les bras ouverts,  
Je l'ai attendu, plein de vie.

Maintenant, je sais qu'il était fou.  
Mais comme le taxidermiste et ses corps,  
Mes sentiments envers lui  
Sont morts et enterrés.

*Jordan Jedry*

### Épisode 31 : "Danser le miroir"

Je ne brille pas sur la piste, mais je maîtrise assez bien cette petite danse qui consiste à éviter la collision avec la personne qui marche vers moi en me déplaçant deux ou trois fois dans le même sens qu'elle, comme dans un miroir. Moi, je fais un pas à ma gauche, elle à sa droite ; puis moi à ma droite, elle à sa gauche.  
1...2...3...gauche (droite) ! 1...2...droite (gauche) !  
1...gauche (droite) ! Oh putain ! Si l'un de nous deux ne s'arrête pas maintenant on va se heurter ! Et d'habitude, c'est moi qui m'arrête.

Cette danse devient particulièrement intense quand je cours dans le sens contraire de la foule qui vient de descendre du métro que je ne veux pas rater. C'est une danse à plusieurs partenaires et j'ai l'impression que tout le monde veut danser avec moi. Tel un aimant, j'attire les gens vers moi où que j'essaie de passer :  
1..2..3.. je longe le mur... 1..2..3.. on me bloque le passage ! 1..2..3.. je passe au milieu... 1..2..3.. tout le monde se met là ! 1..2..3.. je passe sur la bande blanche... 1..2..3.. on s'y met aussi et oh putain je tombe presque sur les rails ! Votre envie de tous danser avec moi me flatte, les gens, mais voilà le métro qui s'en va sans moi, et me voilà à présent seul sur le quai, sans personne avec qui danser.

*Brad Smith*



## La mort des mots

2000

Par moments,  
Comme un jeune garçon,  
Dans l'obscur mauve de la nuit,  
Mon esprit maraude,  
Et trébuche sur des pensées,  
Mornes, monstrueuses,  
L'image de mon corps,  
L'idée de la mort.

Comme un monstre,  
Il me poursuit,  
Dans l'obscur mauve de la nuit.  
Ma chair pourrit,  
Les mottes moites de sol  
Tombent dans ma bouche muette.  
J'essaye de pousser un cri aigu,  
Mais les mots n'arrivent pas.

La pendule parodiante perce  
À travers mon âme,  
Dans l'obscur mauve de la nuit.  
Comment est-ce qu'on exprime cette angoisse ?  
Dans quel mode, quelle langue suis-je ?  
Le malaise remplace l'enquête,  
Les mots manquent.  
Le mutisme.

Au milieu du marasme  
Mon estomac se mutine  
Dans l'obscur mauve de la nuit.  
De monstrueux maux se tuméfient en moi,  
Mal au cœur.  
Je manque de tomber

Alors que je rampe vers ma maman,  
Recherche sa matrice.

Maintenant, l'image moribonde  
Lentement se flétrit  
Dans l'obscur mauve de la nuit.

*Jeremiah Horsefield*

nu  
sans peur  
l'arbre du précipice  
ose supporter un siècle de solitude

2001

figure de courage

face à jamais

\*

Oui, je retrouve cette île  
porte à l'éternité

En vous retrouvant

Un peu fiévreuse  
Mais surtout rigoleuse

Nous sommes toutes  
Brûlantes

\*

Il me semble  
pour une fois  
que vous n'avez perdu personne—

sauf à la fin

III.

Je vous retrouve dans «Hélène» de Pierre Jean Jouve  
Il fait beau sur ce jeu de répétition  
L'absence s'agrandit parmi les mots raides et vides  
L'amour toujours en décomposition  
Il fait beau sur les cycles précieux d'adieux  
Évanouissement de regrets  
L'insaisissable l'irrépressible ligne du violon  
Renverse la lumière dans ce fin désert  
Épanouissements sans fin  
Il fait beau sur vos regards de beauté

*Teresa Villa-Ignacio*

## La mercière mystérieuse

Il y a longtemps,  
il y avait une mercerie dans un village magique.  
Une mercerie ordinaire,  
qui ne payait pas de mine.

La façade de loin  
semblait avoir des aspérités curieuses.  
Mais en y regardant de plus près,  
On voyait qu'à l'extérieur,  
des artichauts verts,  
vivaient et respiraient.  
Cette particularité attirait doucement  
les visiteurs dans la boutique extraordinaire.

Le seuil du vestibule franchi,  
une grande surprise les frappait  
Des boutons de toutes formes et couleurs,  
recouvraient des parois infinies.

Étonnamment, ils semblaient  
chuchoter des compliments aux visiteurs.  
Mais en écoutant de plus près,  
la voix mielleuse

provenait d'une seule femme.  
Mais où se cachait cette étrange mercière ?  
Et de chercher diligemment partout,  
personne il n'y avait.

Si personne ne résidait là,  
comment expliquer cette voix de femme ?  
Comment la mercerie survivait-elle ?  
Comment les artichauts vivaient-ils ?

On ne peut pas trouver de réponse raisonnable  
Parce qu'il n'existe aucune réponse logique  
Pour cette mercerie ensorcelante.

*Jennifer Rupe*

## L'ennemi

je suis mon seul ennemi  
j'entends le bon  
je vois le mal  
je veux la paix avec moi  
je suis mon seul défaut  
je fais semblant d'être heureux  
je sens la douleur  
je touche le monde  
je crains d'échouer  
je pleure pour que tout aille bien  
je suis mon ennemi  
je comprends mal ce que je fais  
je dis ce que je ressens  
je rêve de corriger mes fautes  
j'essaie de bien faire  
j'espère pour le mieux  
je suis mon seul ennemi

*Horacio Gonzalez*

## Le sourire de l'enfant

Un coup d'œil et c'est ça,  
Je me sens jeune à nouveau.

Les joues roses,  
les yeux brillants écarquillés,  
orteils potelés,  
doigts ondulés,  
même leur cri sonne doux  
coups de tonnerre dans une averse d'été.

Ils sont venus des nuages,  
le vent du nord sur votre ventre,  
arriver chez soi,  
au plus soyeux des lits.

Dormez bien,  
ne jamais grandir

*Clarissa Dallman*

## La vie à Paris – réelle et imaginée

2002

### Le rêve de l'étudiant de la langue française

Lever de soleil idyllique

Petit-déjeuner de croissants et café au café Kléber  
au Trocadéro.

Discussion intellectuelle avec un français charmant et  
amusant

Le fait que personne ne soit choqué par une paire de  
seins sur la couverture d'un magazine

Repas extraordinaire le soir dans un petit restaurant à  
Montmartre

Longue promenade nocturne sur les bords de  
Seine

Petites réflexions tranquilles et les souvenirs de mille  
cœurs fermés à clef à l'aéroport

La petite voix qui dit sans cesse, « Je reviens m'installer  
dès que je termine mes études »

### La réalité d'un Parigo confirmé

Lever de soleil interrompu par une blague pipi-caca de  
La Fesse ou Baffie à la radio

Grève nationale des transports : il faut soit perdre une ½  
journée soit prendre un taxi au bureau

Petite visite à la boulangerie mais se souvient vite fait du  
régime, donc ni croissant, ni pain au chocolat ni brioche  
(la vie est dure).

Réunion sans suite à 10h, il n'y aura pas de temps pour  
une pause-café avant midi.

Repas dans un bouiboui à côté du bureau – le type à la  
table à côté fume dans la salle non-fumeur. Visiblement,  
je l'emmerde en lui demandant de ne plus fumer.

Travail. Reste concentré, il est bientôt 18h.

Bientôt la fin du mois – on sera bientôt payé pour le  
mois – ça fait mal de voir mon salaire en euros.

Sortie ! Prendre le métro – mouvement social, ligne 6 ;  
accident grave de voyageur, ligne 2 ; acte de  
malveillance, ligne 4.

La question se pose: Est-ce normal de payer 50% de son  
salaire aux impôts à son âge ? Toujours pas de réponse.

Courses chez Champion ou Carrefour (faut  
utiliser sa carte Pass).

Soirée Canal Plus (il y a 5 chaînes maintenant !)

Sortir le chien. Dodo.

*Derek Torres*



Mon garçon.  
Il se lève après le soleil  
Mais ne voit pas la lumière au ciel  
Pas de bleu au ciel  
Quand il regarde  
Seulement du gris

Mon garçon.  
Ses yeux étincellent  
Avec le feu des rêves induits par du silex  
Mais ils se consomment  
Quand la réalité humecte le bois  
Il est difficile de créer la friction nécessaire  
Pour l'électricité dans les cellules de son cerveau  
Sa peau donne une impression de chaleur  
Mais son âme est froide

Mon garçon.  
Sa férocité est celle du tigre  
Son calme celui de la marée basse  
Courants tranquilles de la conscience  
Là où la toile est décolorée et blanche  
Les bleus foncés dissimulés en dessous  
Quelquefois les rouges et les jaunes s'y infiltrent  
Quelquefois c'est bleu-violet  
Comme le ciel qu'il n'a jamais vu

Mon garçon.  
De ses lèvres s'ouvrent de grandes mers  
Qui me font tourbillonner  
Des tempêtes qui éveillent la folie  
Ses lèvres cachent le sang sur ses dents  
Les souvenirs de la proie qu'il a mangée  
Afin de devenir plus fort  
Peut-être que c'est tout simplement  
La couleur de la passion

Un aliment qui nous laisse affamés  
Ne demeurant pas  
Peu importe combien ça saigne

Mon garçon.  
Ses mains sculptent des souvenirs  
Moulés à ma peau  
Gravés dans mes muscles  
Son âme est jeune et brisée  
Son corps vieillit et ne se remet pas  
C'est un homme plein de merveilles  
Mais aussi plein de fautes  
Il est à moi.

*Camille Collins*

## **Premier printemps**

Souvenir de moments engloutis  
le passé, là soudain me sourit,  
fugace, en images et couleurs.

Elle avait le ruisseau du bonheur  
entre ses deux dents blanches, enfin  
une voix sentant le romarin  
celui du sud et celui du cœur.

Un accent du pays, bien le sien  
chantait le soleil de Provence  
les champs de lavande en France  
et n'avait certes rien d'autrichien.

Cigarette roulée à la main  
entre le pouce et l'index, adroite  
elle rangeait vive dans sa boîte  
après usage un briquet tout fin.

Le café sur la table, posé  
la conversation faisait bon train  
on imaginait le lendemain  
de joie, à nos rêves adossées.

Car les livres nous l'avaient appris  
ils nous montraient la voie à suivre  
les possibles et comme ivres  
de futur presque endolories  
vers Bachmann, Celan, ou Aragon  
nos esprits si jeunes s'enflammaient.

Ce sera ainsi et à jamais,  
La vie dans toutes ses variations !  
Ici ou là, chez elle ou chez moi,  
un Mojito de menthe verte  
et fraîche pour rester alertes  
un pistou ou bien je ne sais quoi.

Sagesse rimait avec son nom  
et pourtant de folie elle partit,  
affreusement seule et sans amis.

*Isabelle David*

Bottes aux pieds  
Neige sur chaque rue  
Sur une chaise, elle s'assied  
Le ciel est bleu

Nous étions amis, il y a longtemps  
Mais le ciel a changé de couleur  
Je crois que c'était quelque part au printemps  
Le temps a travaillé à plein-temps  
Mais je ne pouvais faire plus qu'un mi-temps  
C'est ainsi que j'ai gardé mon passe-temps  
Mais à contrecœur

Quand je suis entré dans ce lieu  
Et vu vos vieilles chaussures  
J'ai dû dire adieu  
J'en avais fini de ce jeu  
Il n'y avait plus de feu  
Le ciel était camaïeu  
Il n'y avait plus de vœu  
Et je n'avais plus de cœur

*Adriana Gogolin*

## **Horloger solitaire**

Dans la campagne des brumeuses Ardennes,  
Vivait un vieil homme revêche.  
Il passait ses journées  
à beaucoup trop turbiner.

La vérité sur ce vieil homme est  
qu'il était horloger.  
Un peu loufoque  
Mais tellement doué-  
un inventeur génial.  
Solitaire et morose  
sans raison aucune.

Et puis un jour, une belle voisine  
pour amadouer le vieil homme revêche  
lui a offert du champagne.  
Il l'a bu et a été pris d'une crise  
de hoquets.  
Cela les a fait rire  
Dans la campagne des brumeuses Ardennes.

*Viktorija Vasiljeva*

## Une découverte

Une pêche.  
À côté de l'église.  
Mais, une pêche ?  
Elle halète de surprise  
Au milieu du printemps  
la saison pas assez en avance  
pour les pêches  
en plus—dans ces circonstances.

Elle oublie son travail  
range la balayette,  
avant de commencer à danser  
avec une silhouette.

Caressez la pêche  
sa peau veloutée  
sa teinte orangée  
et cotonneuse.

Prenez une bouchée  
goût de la mélasse  
ne pas douter  
de ce qui va se passer.

*Molly Goeghegan*

E a u

2003

J'ignore ce que c'est exactement qui me fascine à votre égard. Je me dis que c'est votre manque de forme, votre capacité à être retenue et relâchée; peut-être est-ce votre mouillure ou votre transparence, peut-être votre ubiquité. Vous êtes l'un de ces rares produits chimiques connus dans tous ses états physiques et vous constituez la base de la vie. Vous servez d'outil dont la pression ou l'aspect éteignant ou la tension de surface je profite. On vous emploie dans les arts (songez aux aquarelles) ou bien vous devenez vous-même de l'art (songez aux sculptures de glace.) Avec insouciance inhumaine, vous nous soignez ou nous tuez lorsque vous arrivez en excès ou en pénurie: vous apportez des inondations et des sécheresses, du brouillard et de la pluie, de la neige de la grêle et des plaques de glace qui s'accroissent sur les ailerons d'avions qui s'écrasent au sol et sur les rues où les voitures se percutent et sur les trottoirs où je me heurte la hanche contre le pavé et vous érodez ma maison et vous créez des fondrières et vous vous glissez dans mon sous-sol et puis vous nettoyez mes vêtements et lavez ma vaisselle mes pieds et baptisez ma fille et faites bouillir ma bouffe et rincez ma bouche et faites flotter des bateaux de marchandises et des vaisseaux de marins par-dessus des poissons des algues des mammifères des poisons et vous déployez des tsunamis pour nous exfolier la peau de la terre et des vagues d'esclaves pour endosser ma saleté jusqu'à l'océan qui la reçoit la sauvegarde avec patience et des nuages qui s'amoncellent au-dessus des côtes atlantiques et qui éclipsent le soleil faute duquel se découragent les femmes à La Rochelle en même temps que vous boudez les déserts (qui ne croient pas en vous) et les sages cactus (qui ne croient pas non plus) mais vous rendez visite aux propriétaires des terrains de golf qui paient le privilège de brandir leurs clubs dans des oasis factices

tandis que des villages de mineurs crèvent de soif ou bien boivent de l'arsenic juste à côté de brasseries écumant de leurs fermentations d'énormes profits grâce aux maris qui le soir ne se pressent pas de rentrer chez eux et dont l'excrément vous emportez hors des corps hors des maisons pour rejoindre pour former des rivières souterraines de vidange qui se bouchent se débouchent en coulant vers un lieu inaperçu où l'on vous traite vous javellise pour réduire le nombre de bactéries de virus de monères de protozoaires qui se bousculent à travers la crasse la clarté avec les flagellées alors que la membrane unicellulaire s'occupe de distinguer leurs corps du vôtre et le mouvement de la vie du mouvement de l'envie comme vous et moi d'ailleurs comme dans les cellules où vous définissez le moi où vous m'hébergez dans une soupe de cytoplasme de sang de salive de lait de bile d'urine d'acide de cire de mucus de larmes de sperme et de sueur qui se sécrète tandis que je cours après mes rêves après l'averse de l'après-midi dans les rues franchissant d'un bond vos flaques alors que la voiture passante m'arrose de l'écoulement dans les caniveaux car son chauffeur se dépêche de la baigner pour effacer pour enlever de sa carrosserie la sève les insectes et la poussière cosmique qui s'y accumulent lors de nos randonnées montagneuses où je finis par escalader un glacier du Pléistocène en trois heures et demie ne serait-ce que pour skier sur le chemin jusqu'aux seins de mon amie dont les lèvres s'humectent d'anticipation et le cœur ferait fondre un iceberg et nous nous poisons l'un l'autre par passion par soif l'un pour l'autre avant de prendre une douche et puis un verre...

*Puisque mon sort a les mêmes chances que la pêche,  
Je vis aveuglément d'amour, mon Eau, et de vous fraîche.*

*Keith Gurtzweiler*



Je ne peux pas voir  
Qui m'attend à la porte de l'aéroport  
Ce n'est que lorsque la foule se dissipe  
Que je reconnais l'homme qui

M'a laissée quand j'avais trois ans  
A-t-il idée de ce qui m'a manqué pendant mon  
enfance ?

Je marche vers lui avec un sentiment de doute  
Et me demande ce que cet homme ajoute

à la vie d'une jeune femme qui n'est plus  
une petite fille

Il tend la main pour me serrer dans ses bras  
Comme s'il me connaissait depuis toujours

Et je fais de même  
De peur d'offenser l'homme

Pas parce que je lui dois quelque chose  
Mais parce que je vois bien

La douleur dans ses yeux  
Et mon propre reflet sur son visage

Il parle et je me souviens  
D'avoir été jeune et en sécurité  
quand il me tenait la main.

*Alex Totin*

2005

**Le cosmos de rêves**

La volupté ténébreuse  
Du phénix éphémère  
Joue sur le secret utopique  
De ma pépite nébuleuse.

Une chimère acétique  
S'échappe furtivement  
Dans des nuances ambiguës,  
Un chapiteau écliptique.

Et mes rêves errent encore  
Dans l'univers tricolore  
Une juxtaposition déficitaire  
Entre la vie et la mort

*Paul Cernek*

## Pervenche et la biche

octobre 1990

Je marche vers la voiture endormie en fredonnant tout bas. Octobre est déjà si frais que mon souffle cristallisé reste en suspens un moment devant mes lèvres avant de disparaître.

Du coin de l'œil, je vois Hannah sortir sur la pointe des pieds de ce *bed and breakfast* où tout le monde dort encore. C'était mon idée de nous réveiller avant l'aube ; je ne veux partager la route et les couleurs d'automne avec rien ni personne.

Je dépose à mes pieds nos deux sacs de voyage ; je sors le porte-clé de ma poche. Hannah me rejoint en continuant de se battre avec un fichu fleuri dont elle a fait un triangle inégal et sous lequel elle ne réussit pas à cacher ses cheveux en broussaille.

Elle rit et me rappelle que le coffre est à l'avant de la *Käfer* :

—Tu as encore oublié, *Mister Magoo* !

À part François et quelques collectionneurs, il n'y a plus personne au Québec qui conduise encore ces Coccinelles d'un autre temps. Mon cher beau-frère ! Il adore sa *Beetle* 78. Elle est bleu pâle, mais il préfère qu'on dise « Pervenche » : la couleur de sa belle, mais aussi son nom. François a en effet officiellement baptisé sa voiture. Nous avons tous du mal à comprendre qu'un homme aussi intelligent et d'habitude raisonnable se soit ainsi amouraché d'un simple amas de métal. Mais puisqu'avant de la remiser bien au chaud pour l'hiver, François a accepté de nous prêter sa bagnole, Hannah et moi réprimons nos moqueries. Avant de retourner à Berlin, mon amie a voulu voir les Adirondacks, Lake Georg, Lake Placid.

Je m'installe au volant, en route vers cette 87 qui nous ramènera à Montréal, admirant en silence le paysage automnal. Hannah se bat encore un moment

avec son fichu qui résiste et, puisqu'elle sait que je ne parlerai pas (je suis de celles qui méditent au volant), elle remet la cassette de ses chansons préférées dans le magnétophone de la Volks. Elle fredonne et bat la mesure. Elle est de bonne humeur. Sa voix se mêle à celle des sœurs McGarrigle, leur drôle d'accent quand elles chantent en français.

Il a fallu à Hannah toute son année au Québec pour déchiffrer ce parler encore plus étrange que le nôtre. Elle y est arrivée, bien sûr. C'est surtout Héloïse qui lui a enseigné le français des McGarrigle. Ma sœur adore cette musique folk, nasillarde. Accordéon, voix et poésie de comptoir de cuisine, poésie de bonnes femmes, poésie qu'on ne nous apprend pas à l'école :

*Nous sommes tous fils, filles, rejets d'épiciers.  
Nés un jour de solde, élevés à bon marché.*

Hannah, Kate et Anna chantent.

Leurs voix masquent le ronronnement du moteur froid de Pervenche. Je fredonne aussi. Les feuilles rougeoient dans l'automne si beau, l'automne jamais monotone de la Nouvelle Angleterre. Il me semble que nous assistons là à un divertissement composé seulement pour notre bon plaisir, pour nous deux, filles matinales, femmes en devenir. Oui. J'ai vraiment l'impression que le cœur du monde ne bat que pour nous. Je suis heureuse.

Avant que ne s'achève la première chanson, Hannah va à la pêche au passeport et au visa, déjà prête pour ce changement de pays, ce passage de l'anglais au français, des *miles* aux kilomètres, et puis surtout, pour ces formalités administratives surréelles se déroulant dans un no man's land rustique entre champs et forêts.

Au moment où les mains de Hannah ressortent du fourre-tout posé à ses pieds, un chevreuil sort de nulle part et je le heurte dans un grand bruit sourd. J'ai eu quelques dixièmes de secondes pour ralentir, mais

l'impact est fort, définitif. On dirait que ma tête a explosé ; je la touche pour m'assurer qu'elle est encore là, que je ne l'ai frappée nulle part.

Nous sommes longtemps silencieuses dans la voiture arrêtée. Tout est en suspens. Le temps, nos existences. Hannah respire lourdement. C'est moi qui brise le silence : « *oh shit.* » Je le redis encore cinq fois.

J'éteins la musique qui a continué de tourner. Je roule lentement jusqu'à l'accotement. J'éteins le moteur.

Je demande à Hannah si ça va.

« Oui. Comme toi, je portais ma, ma, ma ceinture. »

J'embrasse le revers de sa main avant de sortir de la voiture.

L'animal, une femelle couleur de beurre qui brunit dans la poêle, gît derrière nous, derrière Pervenche, à cinquante mètres à peine, au milieu de la route déserte.

Je m'approche lentement d'elle.

Hannah baisse sa vitre et me crie quelque chose que je n'entends pas. Je continue d'avancer prudemment. Je m'arrête et observe un moment cette masse ensanglantée. Si elle est encore en vie, la petite bonne femme voudra-t-elle se battre ? Je m'approche encore et comprends qu'elle est morte. Parfaitement inerte, ses yeux sont grand ouverts et sa langue épaisse pend sur la route. Je fixe ses prunelles brunes, ses longs cils noirs et lui demande pardon.

J'entends alors Hannah qui s'approche :

—Lili...

—Il faudrait la pousser un peu, jusqu'en bordure de la route. Nous nous arrêterons chez le shérif au prochain village...

—Le shérif ?!

—La police, les autorités... simplement pour les avertir. Hannah, ça va ?

Elle est pâle comme du granit blanc. Va-t-elle s'évanouir et s'écraser aussi contre l'asphalte ?

Nous sommes complètement seules, au beau milieu d'une route campagnarde où, il y a à peine une minute, tout allait si bien ... Et la pauvre Volks de François... Je me retourne brusquement et dis encore « *oh shit.* » On dirait que cela m'aide à reprendre mes sens :

—Hannah, aide-moi !

—À faire quoi ?

—Mais à pousser le chevreuil ! À dégager un peu la route ! On y arrivera. Elle est encore jeune et la chaussée est inclinée vers...

—Liliiiiiii...

Hannah est en état de choc. Elle se mord les lèvres. Elle fixe la bête morte. Ses mains tremblent. Ohh... Ma pauvre amie, ma berlinoise préférée ! Belle et rousse et pâle Hannah sous son fichu de bohémienne... Avant ce matin, cet instant, elle n'avait jamais vu de longue biche morte. Ce n'est pas beau. On ne s'y fait jamais. Je le sais bien ; ce n'est pas la première fois que...

Je me ressaisis d'un coup, car l'éventualité d'un autre accident, un accident plus grave encore, causé par cet animal gisant dans le tournant tranquille, m'effraie soudain et me presse à agir.

J'empoigne les chevilles boueuses de ma victime. Je dis encore : « pardon, pardon, mais il faut t'enlever de là. » Je la tire de toutes mes forces ; j'ai l'impression de tirer un mammouth. Des gouttes de sueur me coulent dans les yeux. À mesure que je recule, le sang du crâne fracassé de la bête trace une ligne brune sur l'asphalte. J'atteins enfin le bord de la chaussée et juge qu'il vaut mieux pousser le grand corps dans le talus, au fond de cette source un peu sale qui coule plus bas, parallèlement à la route. J'enfonce mes deux paumes dans l'abdomen encore chaud. À la troisième poussée, la biche glisse doucement.

Voilà.

Je me retourne. Hannah n'a toujours pas bougé. Elle gémit. Sanglote. Je m'approche d'elle. J'ai envie de la serrer bien fort dans mes bras, mais elle crie d'une voix suraiguë : « tes mains sont couvertes de sang ! Ne me touche pas ! »

C'est vrai. Un sang qui se mêle à la moiteur collante que secrètent tous mes pores. Je m'essuie sur mon manteau de coton entrouvert et sur le devant de mon pull. Le sang est gluant, foncé. J'ai la nausée, mais je ne vomis pas ; je sais que tout cela passera bientôt.

« Allez, Hannah ! Retournons à la voiture. Nous irons trouver le shérif après. Il nous offrira des bons *donuts*. J'en suis sûre... »

Alors que nous marchons vers la Coccinelle, nous entendons le bruit d'un moteur, un bruit qui se rapproche ! Tous mes sens sont sur le qui-vive ; je me retourne d'un bond et je reconnais immédiatement un pickup vert des *park rangers*. Shérif, *rangers*, peu importe. Dans les deux cas, des envoyés des dieux qui tombent à point. Je soupire bien fort, un long soupir de soulagement.

Ils sont deux, un jeune et un trapu. Ils descendent ensemble, laissant ouvertes les portes du camion immobilisé sur l'accotement, comme s'ils répondaient aussi vite que possible à un appel à l'aide.

Je vois d'abord s'approcher le vieux dans son uniforme martial de patrouilleur de la forêt : pantalon vert sapin, chapeau beige à large rebord, pistolet luisant dépassant d'une gaine en cuir brun et puis grand sourire de *boyscout* fidèle à sa devise.

L'autre marche à ses côtés, un peu en retrait. Il est vaguement barbu, brun et très beau. Long comme un cerf —avec la biche dans le fossé, c'est la seule image qui me vient en tête. Il ne porte pas d'uniforme, simplement un blouson de cuir trop usé pour encore avoir une couleur. Ses jeans le serrent de près ; je remarque cette grande bosse que forme, en deçà de la ceinture, son sexe que j'imagine.

En trois phrases rapides, je leur explique tout. Ils cherchent à nous rassurer. Ils nous disent qu'au petit matin, les animaux ont l'habitude de sortir de leurs refuges pour venir boire... et mourir contre les pare-chocs. Cela arrive souvent et aurait pu être bien pire. Ils jettent un coup d'œil en direction de Pervenche et affirment avec tact que nous avons eu de la chance, sauf la biche, bien sûr. Hannah semble se calmer. Sans doute que la vue du grand cerf produit aussi sur elle un effet bénéfique.

Les hommes vont quérir dans leur pickup deux bouteilles thermos à motif de tartans et s'empressent de nous offrir chacune un couvercle de plastique en forme de petite tasse qu'ils remplissent de café noir. « *No sugar, ladies, sorry.* » Ils nous offrent des cigarettes que nous refusons. Le vieux envoie un message à un collègue par walkie talkie. Il dit : « *roger wilco* » quatorze fois. Je n'ai maintenant envie que de sourire. Malgré la biche morte.

Le grand brun me dévisage, moi, plutôt que la belle Hannah. Il me demande si j'ai une serviette ou des vêtements de rechange dans la voiture. Ah, bien sûr, ce sang... Nous retournons à trois vers la *Beetle* de François et c'est lui, le cerf, qui réalise qu'on ne pourra pas ouvrir le coffre. Du moins, pas ici, sur cette route.

Le cerf retourne en vitesse au camion de son père. (C'est son père. Il nous l'a dit au détour des quelques phrases que nous venons d'échanger : « *I'm just up here visiting my dad for the weekend. I live in Boston now.* ») Il revient vers moi avec un grand pull tout propre, tout blanc, à part ces chiffres et ces lettres noire et jaune : *Boston Bruins est. 1924.*

Il dit : « *Keep it.* »

Je souris et je dis : « *thanks.* »

Je dis : « *my name is Lili.* »

Et puis au bord de cette route si belle, avec en toile de fond les arbres en feu, j'enlève mon manteau de coton et mon pull souillés. En soutien-gorge sur la route



déserte, je m'approche de lui en souriant encore et lui prends des mains son jersey des Bruins de Boston. Je me le passe lentement sur le corps.

Le cerf soutient mon regard.

Je m'approche plus près encore. Je me love dans la chaleur de son blouson décoloré. Je me gave complètement de son âpre odeur d'homme et puis je l'embrasse deux fois sur la même joue rugueuse, à la commissure des lèvres. Je me retourne doucement et fais face à Hannah qui, plantée à côté de Pervenche défigurée, sourit de toutes ses dents.

Je lui fais un clin d'œil ; le moment magique est passé.

Je jette mes vêtements tachés au fond du siège arrière pendant que Hannah va remettre les deux tasses vides au beau cerf qui n'a pas bougé. Et puis à l'unisson, mon amie et moi reprenons place dans notre voiture au nez aplati qui démarre sans problème.

Nous roulons quelques secondes en silence, chacune à nos pensées et c'est Hannah qui, la première, reprend la parole. Elle dit dans son français impeccable, son français de bonne élève : « il faut se méfier des placides. Des eaux placides, des femmes placides. Un jour, elles vous surprennent. Et on doit alors se faire une tout autre idée d'elles... »

Je ne réponds pas.

Les sœurs McGarrigle reprennent leur refrain tranquille.

Je dis finalement, retournant à l'allemand :

—Tu sais, Hannah, cette chanson, elle joue un peu avec la langue, avec les mots. Lajeunesse en un seul mot, c'est une rue du nord de Montréal, une rue qui porte un de ces noms de famille courants de chez nous : Lajeunesse. Nous avons aussi Latendresse.

—Je ne savais pas. Et Lasagesse ?

—Non. Justement. Lasagesse, personne ne s'appelle comme ça. Évidemment, on ne peut l'entendre, mais elles le chantent en deux mots : la sagesse.

—Ah bon... Et nous, Lili ? Tu crois qu'on soit entre la jeunesse et la sagesse ?

—Oui. Sans doute. Ou plutôt, non.

—Non ?

—Nous sommes encore dans l'état de New York, quelque part entre la route 9 et l'autoroute 87.

Nous rions. Et puis nous reparlons de la biche et pleurons un peu.

À notre arrivée au poste frontalier, nous avons retrouvé notre calme et le vieux douanier canadien nous croit sur parole lorsque nous affirmons que nous n'avons rien à déclarer.

Quant à François...

Il s'indigna plus de me voir porter le tricot d'une équipe de hockey rivale que de l'état de sa voiture. Il fit affaire avec le meilleur chirurgien plastique de Montréal et Pervenche se remit somme toute assez bien de son traumatisme facial.

Tout fut vite oublié. Presque tout...

De temps en temps, il m'arrive encore de porter ce vieux pull des Bruins. Il me rappelle autant la biche que le cerf et, aujourd'hui comme ce jour-là, malgré plus de vingt ans de lessivage, j'ai l'impression que, de ma vie, jamais coton plus doux n'a encore touché ma peau.

*Caroline Guindon*

## Rêve de casernes

Sur une couverture bleue dans un vaste champ de l'Ohio  
il veut lui entourer les épaules.  
Les pins blancs sont chauds à côté d'eux.  
Au loin, les hommes vérifient les câbles  
qui déclencheront les détonations  
dans l'obscurité de l'été, mais l'attente  
ne fait que lui rappeler Tower Nine avec Daley—  
leur dispute pendant le quart de minuit à quatre heures,  
hurlant bien après minuit pour savoir si la guerre  
était juste ou pas,  
dans l'attente des mortiers qui tombent du ciel  
sans précision aucune. Ils en vinrent  
presqu'aux coups, et Daley quitta son poste,  
se tenant seul près de la tranchée, mais tous deux savaient  
bien  
qu'ils n'avaient envie  
que d'un poing sur la gueule, tant de choses refoulées  
sur le point d'exploser : les gens, les flots de merde,  
l'électricité des explosions. Daley asséna son poing  
sur un sac de sable. Ils attendirent  
les dernières heures en silence. Maintenant,  
il est allongé aux côtés de cette fille.  
Après tous ces mois, tous ces matins  
avec les hommes, les rêves de caserne,  
il n'arrive pas à lever la main  
pour juste la toucher

*Traduction de « Barracks Dream » de Hugh Martin  
(avec la permission de l'auteur)  
Publication originale dans Stick Soldiers*

*Kelly Byrne, Elise Castelaz, Marie Christophell, Jazmin  
Freire, Alex Garabedian, Molly Geoghegan, Jordan  
Jedry, Joy Johnson, Kyle Johnson, Robert Johnston,  
Autumn Jones, Noëlle Sercer*

De stupeur, nous sommes devenus silencieux,  
L'astronomique pleine lune pointe au-dessus des  
Montagnes Rocheuses  
Et la somnolence et la longue route  
sont bien vite oubliées !

*Elise Castelaz*

**Une débandade absurde**

Sous la lune sourde  
Ils tombent, les boutons  
La robe fait un frou-frou  
Par-dessus ses genoux  
Elle tombe dans la boue.

*Anaïs González-Catellano*

**2006**

## L'aphrodisiaque

Ma chérie, je te promets  
Ce n'était pas consensuel, je dis.  
C'était...  
un truc de l'esprit.

Voici mon histoire,  
C'était ma première nuit de garde  
et le champ continuait long, vaste, sec, et sans lumière.  
Personne ne troublait les environs, mais je transpirais  
et pensais avec émotion  
à ton mouchoir.

Il y avait un baldaquin de terre sur moi,  
Et j'utilisais ce temps pour faire ta connaissance  
Dans l'obscurité je me suis souvenu  
chez nous dans la périphérie de Gentilly,  
où nous buvions du thé noir sur le terrain  
et nous regardions les arbres  
et entendions les chiens et leurs abois.

Qu'il m'ait interrompu, m'a mis en colère,  
quand j'ai entendu le gargouillis  
de sa vilaine botte  
J'étais jeune, lui seulement un personnage  
et l'air était épais  
tel un aphrodisiaque pour tuer.  
Alors, c'était l'air,

je dis.  
Pas moi.

Mon M16 dans mes mains,  
sans penser, j'ai tiré dans le noir.

Mon fusil dans les mains,  
Sans penser, j'ai tiré dans le noir,  
et je l'ai entendu tomber.  
Mais je ne le regrette pas  
Parce que dans l'obscurité  
et dans le silence de ma tête  
nous pouvons faire connaissance.

*Autumn Jones*

**2007**

L'oignon qui repose dans le garde-manger a poussé  
Ses racines vives et verdoyantes fleurissent  
Comme les veines tentaculaires du cœur  
Bientôt,  
Il va ramper à terre.

*Molly Medhurst*

## Mon esprit, le flâneur

Avec mes pensées  
celles qui m'accompagnent  
partout où je vais ;  
bien que j'essaie d'y échapper  
je porte les indices  
qui les guident toujours chez elles.  
Lorsqu'elles y entrent  
c'est difficile de les recevoir  
avec un sourire  
après toute l'insécurité qu'elles me livrent.  
Quand tout à coup,  
comme une lumière à la fin d'un tunnel,  
chacune s'adresse à moi.  
L'une dit : tu dois aider les autres.  
Et l'autre : mais y peux-tu vraiment quelque chose,  
honnêtement ?  
Quand mes idées se chamaillent  
ai-je aucun choix ?  
Je me démène  
Et je mesure les conséquences  
Car toutes mes notions se confondent avec les autres.  
C'est ainsi que je fais face  
à toutes celles que je considère,  
chaque idée est si puissante  
qu'elle changerait la réalité.  
Alors, maintenant la chance passe,  
Avec une autre chance.  
Puis, à nouveau, le processus  
recommence.

*D'après « Voyage avec Monsieur Monsieur »  
de Jean Tardieu  
Anthony Mattingly*



## **Épisode 48 : « La contemplation utile »**

« Utilise ton temps pour t'instruire, et non pour te contempler. » J'ai longtemps contemplé cette phrase taguée sur la porte du métro. Le tutoiement établissait d'emblée un rapport de proximité, comme si l'auteur s'adressait à moi personnellement; et l'impératif un vague sentiment de reproche, quoique bien intentionné. Avais-je passé mon temps dernièrement à me regarder le nombril plutôt que de me tourner vers l'extérieur ? L'auteur voulait-il insinuer que les voyageurs dans le métro étaient tous des nombrilistes?

Il est vrai que beaucoup d'entre eux semblent repliés sur eux-mêmes, et que d'autres se contemplent même littéralement dans les vitres. Qu'il en soit ainsi n'a rien d'incompréhensible, étant donné qu'un trajet dans le métro, lorsqu'on est seul parmi des inconnus, est souvent un moment d'introspection — un état d'esprit qui peut rendre les voyageurs particulièrement sensibles à ce genre d'impératif, justement. Ah ! Il était malin cet auteur !

Mais où voulait-il en venir exactement ? Dénonçait-il d'une part le culte du Moi dans la société contemporaine et, d'autre part, les gens qui sont incultes ? Peut-être. Mais ce qui m'intriguait le plus dans cette phrase, c'était l'opposition entre l'instruction et l'auto-contemplation, seule la première semblant avoir de la valeur. Je veux bien que les deux démarches soient de nature différente ; mais que seule l'instruction soit digne de mon temps, j'en suis moins sûr.

La valeur de l'instruction me paraît évidente. Quand je m'instruis, je sors de moi-même pour aller à la

rencontre de l'autre, je m'enrichis en enrichissant ma connaissance de l'extérieur, je me mets en mouvement plutôt que de rester immobile.

Mais quel est le sens de ce mouvement ? Et comment savoir que je vais dans le bon sens ? Me voilà à présent en train de me contempler, c'est-à-dire de passer d'une conscience irréfléchie de mon mouvement à une conscience réfléchie. Et en y réfléchissant bien, là dans le métro, au moment où je contemplais ces mots, je me suis aperçu que j'étais arrivé à mon arrêt ! Et que c'était là que mon mouvement devait changer de sens. Ce moment d'auto-contemplation n'était donc pas une perte de temps finalement, ni sans valeur: grâce à lui j'ai pu rediriger mon mouvement vers la bonne sortie et renouer mes liens avec l'extérieur. Et maintenant je vais aller m'instruire.

*Brad Smith*

Un petit lion rouge de deux cents kilos  
Avec à la jambe un petit chapeau  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Un lion mangeant un ver,  
Des fruits et des haricots verts  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Un lion parlant français,  
Verlan et anglais  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.  
Et pourquoi pas ?

*D'après « La fourmi » de Robert Desnos  
Callum Kuehn*

## Un avion

et qui  
un trésor  
et d'or. Dans  
qui brille, et  
renverser la pelle qui tombe sur un bouton qui  
fait atterrir l'avion sur une piste. Sur cette piste il y a  
une tour, qui se demande pourquoi cet avion atterrit  
sans sa permission. L'avion atterrit et roule, et roule.

dans le ciel  
vole avec une  
pelle, qui creuse,  
creuse. Qui trouve  
qui a beaucoup d'or  
cet or qui brille tant et  
qui est si lourd qu'il fait  
Revenons plutôt dans l'avion,  
qui avait donc atterri. Le  
voyage était fini fini fini  
fini. Le trésor, pour lui,  
il est vide. Car il était  
tombé pendant le vol.  
Les gens étaient  
dessus dessus  
dessus car ils  
le voulaient  
voulaient.

*Nikola Le Tien*

## Le chat

Chaque jour, le petit garçon regardait  
le chat peccamineux<sup>1</sup> attraper son dîner.  
Le chat attendait près de la poubelle  
avec un air d'ignorance et de paresse.  
Puis, ses yeux sournois,  
dissimulés derrière ce masque de jocrisse<sup>2</sup>,  
apercevaient la petite souris.  
Et alors, cette cautèle<sup>3</sup> assaillait sa proie!  
Que diantre<sup>4</sup>! Ce chat, dont l'apparence évoquait  
celle d'un grand flandrin<sup>5</sup>,  
qu'il était vif et ingénieux!  
Le chat jouait avec sa proie;  
une carabistouille<sup>6</sup>, qui ne barguigne<sup>7</sup> pas  
à trouver tout l'amusement possible dans son dîner.  
Quelquefois, le petit garçon  
avait la venette<sup>8</sup> pour la souris malchanceuse.  
Et quelquefois, il regardait le chat brutal  
avec une forte envie de débagouler<sup>9</sup>.  
Mais, le garçon finissait toujours  
par éprouver de la vénération pour ce chat...  
parce qu'au bout du compte,  
d'un seul mouvement rapide,  
comme un étalier<sup>10</sup> habile,  
le chat  
tuait la souris.

2008

### Notes

- 1) *Peccamineux, euse* (adj.) est peccamineux celui qui commet des péchés
- 2) *Un jocrisse* (n.m.) un niais, un benêt, un naïf qui se laisse mener par le bout du nez
- 3) *Cauteleux* (n. pl.), *Cautèle* (n.f.) se dit d'une personne aux manières ou aux paroles habiles, caressantes, mais hypocrites
- 4) *Diantre* (interjection) pour exprimer l'étonnement, l'admiration, l'embarras

- 5) *Grand flandrin* (n.m.) un homme grand, jeune, d'allure molle, gauche, et hésitante.
- 6) *Une carabistouille* (n.f.) des bêtises, des fariboles
- 7) *Barguigner* (v) hésiter
- 8) *Avoir la venette* (n.f.) c'est avoir peur (synonyme de frousse, crainte, angoisse)
- 9) *Débagouler* (v) à vomir; l'acte de rejeter par la bouche (des mots)
- 10) *Un étalier* (n.m.) un commerçant qui tient un étal de boucherie

*Theresa Auer*

*En réponse à l'appel au secours de 100 mots à sauver de Bernard Pivot*

## **Laveurs de morts**

- ce que la mort confirme dans un homme -

heureusement vous êtes arrivés, vous avez été présents  
tout est si long, nous sommes refroidis et  
si pâles...

nous avons soulevé les rideaux. La mort  
était mouillée dans le monde. c'était un mardi sans  
mer.

nous avons ouvert les fenêtres, c'est resté comme ça  
dès lors.

un mardi sans mer pour qui est-ce important?

le mort, a rempli notre vide tout à coup,  
sans amidon, sans convenance (quand les laveurs de  
morts viennent)

sur les tables de cigarettes, dentelles,  
sur les murs photos de famille, inappropriées pour le  
mort.

nous avons ouvert les fenêtres, c'est resté comme ça  
dès lors, jusqu'à ce que

laissez une femme boire de l'eau chez elle. - ton nom  
est

une consolation sur mes épaules et quand je  
comprends, l'eau grande -

parfois une mort est une grande étrangération dans les  
villes.

“ils sont arrivés. ils ont monté leur grands fourneaux  
ils ont effrayé un cheval et des libellules.

ils sont allés à la mer.

ils avaient attaché la mâchoire du mort, ils l'ont étirée.

ils ont mis un couteau à son ventre, à manche noir ils  
ont fouillé.

ils ont essuyé, nettoyé ses périnées.

ils ont frictionné son ventre, de nouveau ils ont essuyé.

ils ont attaché ses gros orteils.  
ils ont taillé et habillé son linceul.  
ils ont rafraîchi la mort et lui ont pardonné.”

on nous a demandé des billets pour le ferry, tout de suite. l'heure,  
a passé. j'ai rétréci.

- ne soyons pas en retard pour un mort messieurs,  
les billets seront poinçonnés quoi qu'il en soit  
ils ont rafraîchi des coins de rue les résultats épuisés  
- en plus le fondé de pouvoir, comment meurt-il qui  
sait?

après avoir lavé ses pieds. on n'espère pas. -  
un ouvrier du chantier naval, un garçon d'un hôtel  
et moi  
et une eau.

'deslonguesgares, deslonguescours, longsilencieux  
cette dernière susceptibilité que nous avons perdue,  
cette révolte silencieuse à la mort  
et un regard furtif, aux cendreaux attrayants  
Dans la bouche du mort.

“ils ont lavé le mort long silencieux.  
il n'y a pas résisté. son souvenir n'était pas consommé.  
il durait.”

heureusement vous êtes arrivés, vous avez été présents  
tout est si long, nous sommes refroidis et  
si pâles...

*Traduction de “Ölü Yıkayıcılar” de Turgut Uyar  
Bilgesu Sisman*



“Dieu est mort!” écrivait Nietzsche, semant l’effroi.  
Moi j’écris à mon tour, sans joie: l’Adulte est mort.  
Figurativement, pour la centième fois,  
Certes - mais mort, bien mort, tout comme le ténor  
À la fin de *Tosca*.  
Elle a duré longtemps, la chute de l’idole,  
Mais le bruit qu’elle a fait en rencontrant le sol  
M’a fait lever la tête et comprendre soudain  
Que je marchais seule sur le trop court chemin.

*Emma Bonnard*

# 2010

Je suis un silence sans cause  
moitié colère moitié animal  
dans mon visage danse la décision  
et je cours comme une journée  
sur les barbelés des choix redoutables.

Je suis un silence de personne  
noir rangé sous les étoiles  
le ciel menaçant donne la nuit  
et je me cache dans l'air  
tendant les bras vers la vacuité.

Je suis un silence d'absence  
que la douleur a englouti  
le vide fait pointer une tristesse.  
et moi je disparaiss  
sous la terre dans l'obscurité.

Sœur le temps ô sœur difficile  
tu m'attends viens à pas menus  
aimer quelque chose d'invisible  
j'étais un cri du paradis.

J'étais un visage ébahi.

*D'après « Noyade » de Jacques Roubaud  
Samantha Wilson*

## **Ma famille d'accueil**

Une histoire vraie.

La famille d'accueil est une partie intégrale de toute expérience à l'étranger. Elle donne un aperçu de toutes les choses habituelles de la culture dans laquelle vous venez vous plonger. Quand je suis arrivée à Paris, rencontrer ma famille d'accueil était la première chose sur ma liste de choses à faire. J'ai hélé un taxi du grand aéroport Charles de Gaulle et j'ai demandé au chauffeur de m'amener au quartier le plus sud du 15<sup>ème</sup> arrondissement. Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes arrivés à mon nouveau domicile. J'ai sonné à la porte et Madame et Monsieur sont descendus pour me rencontrer et m'aider à porter mes valises à l'appartement.

Mes premières impressions du couple étaient super. C'était un couple mignon d'un certain âge avec trois enfants et cinq petits-enfants. Ils ont parlé avec passion de leur ville - Paris, et ils avaient tout à fait raison. Ma première nuit chez eux, ils m'ont invité à dîner afin que nous puissions tous nous connaître un peu mieux. Après tout, les trois d'entre nous allions habiter ensemble pour les prochains quelques mois. Nous avons apprécié un bon repas au calme, et ils m'ont débriefée sur leurs attentes lors de mon séjour. Certaines des règles de la maison qu'ils ont mentionnées étaient :

- 1) Il ne faut pas tirer la chasse d'eau après 21 heures.
- 2) Mes douches devraient être limitées à cinq minutes.

J'ai trouvé quelques-unes de ces règles un peu bizarres, mais j'ai gardé un esprit ouvert. D'ailleurs, j'étais leur invitée, donc évidemment je voulais démarrer du bon pied en respectant leurs règles.

Comme notre dîner prenait fin, j'ai aidé à débarrasser la table. Puis, je me suis excusée pour aller chercher quelques petits cadeaux. J'avais apporté des choses à la fois utiles et qui n'existent qu'aux États-Unis. Parmi celles-ci, deux tasses avec des vues de Chicago, un bouchon de vin astucieux, un porte-cuillère intéressant, un pot de beurre de pomme, et un pot de beurre de cacahuète.

J'ai remarqué les regards légèrement perplexes sur leurs visages, alors j'ai continué à expliquer chaque cadeau et son but. Ils me semblaient plutôt fascinés et très heureux d'ajouter les nouvelles tasses à leur placard de porcelaine fine (les tasses n'ont jamais été, par la suite, utilisées pour boire). Restaient le pot de beurre de pomme et le pot de beurre de cacahuète. Les deux n'existent qu'aux États-Unis, donc je pensais qu'ils seraient intrigués à l'idée d'essayer quelque chose de nouveau. Après tout, l'expérience d'une famille d'accueil est surtout un échange culturel qui va dans les deux sens. Madame et Monsieur me semblaient impatients d'essayer le beurre de pomme et de partager l'enthousiasme similaire lors de la découverte du beurre de cacahuète ... Imaginez ma surprise quand quelques temps plus tard, j'ai retrouvé mon malheureux pot de beurre de cacahuète dissimulé dans le placard aux produits de nettoyage !

Ma famille d'accueil a toujours eu les meilleures intentions, et je crois qu'ils se souciaient réellement de mon bien-être. Néanmoins, je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer que cette famille était un peu bizarre parfois ... plus j'apprenais à les connaître, plus j'en découvrais sur leur compte. Par exemple, ma famille aimait vraiment manger les lentilles. Je le sais car nous avons mangé des lentilles plusieurs fois par semaine pour le dîner. Et pourtant, ils n'étaient pas

végétariens. En fait, mon père d'accueil était chasseur à ses moments de loisir. Il aimait aller tirer sur les canards, les pigeons et les faisans, à la campagne, le week-end. Puis, il les ramenait chez nous et il les préparait pour le déjeuner. Certes, la chasse n'était pas un concept nouveau pour moi, mais je suppose que je n'étais tout simplement pas habituée aux rituels qu'elle pouvait entraîner. Une fois que Monsieur avait rapporté les volailles mortes à la maison, il les stockait à l'extérieur. Comme ma chambre était la seule avec une terrasse, c'est à moi qu'est revenu l'honneur de fournir un logement temporaire à mes amis à plumes. De voir les oiseaux sanglants et morts sur la terrasse était une chose ... mais de loin, pas le pire. Après avoir déplumé les volailles, Monsieur les stockait dans le réfrigérateur. Et pas n'importe où ! Quand on ouvrait le frigo, la volaille souvent était assise nonchalamment à côté des autres légumes dans le tiroir en bas du réfrigérateur. Permettez-moi de vous dire, un oiseau mort n'est pas aussi effrayant qu'un oiseau mort déplumé, surtout quand il vous accueille tôt le matin alors que vous prenez le petit déj.

Comme avec toutes autres nouvelles situations, je me suis adaptée avec le temps. Je me suis habituée à mettre un réveil à 20h55 tous les soirs pour me rappeler d'aller aux toilettes avant que mes privilèges de tirer la chasse n'aient pris fin pour la journée. En plus, j'ai acheté une petite horloge pour régler la durée de mes douches. Je suis devenue une vraie pro à l'acculturation même si j'ai pris en aversion la chasse aux oiseaux et le placard aux produits à nettoyage!

*Veronica Lalov*

## L'hirondelle

Hier, j'ai trouvé une hirondelle  
Qu'est-ce qu'elle était belle!  
J'avais avancé  
pas à pas  
quand tout d'un coup  
on s'envola.  
Nous avons découvert le monde entier,  
toutes les deux.

*Coline Darras*

2011

## Grillons

des grillons, comme des souffles bégayés,  
irritent ma tranquillité  
alors que des conversations dissolvantes  
volettent tout autour de mes oreilles;  
des voitures, des bâillements réguliers  
qui traversent la chaussée,  
déteignirent en la distance.  
un silence assourdissant entrelace  
le chuchotement blanc des étoiles,  
qui se suspendent à l'air pondéreux  
aussi lourd que l'épice du cèdre rouge.

*Lily Colonna*

## **Le renard**

Une queue en panache, couleur feu  
Nerveux, il a peur facilement

Roux, il se fond dans le décor de la forêt  
Efficace, c'est un très bon chasseur  
Nocturne, il chasse en toute discrétion  
Affublé d'une queue, d'oreilles et d'yeux noirs encre  
Rusé, comme le disent les contes de fée  
Discret, nul ne l'aperçoit

*Eugénie Bauer*



## Le presque vocaliste

Tous les matins  
Il était là à balbutier  
Son bec était tordu  
son chant désaccordé  
Il s'entraînait pourtant,  
dormait de longues nuits  
ce couche-tôt maniaque  
à l'abri de tout bruit

Son nid était creusé  
dans le fort et beau tronc  
de cet arbre magique  
aux fleurs d'un blanc uni  
Un château protecteur,  
épineux tout du long  
l'acacia confortable,  
c'était ça son logis

Le petit chant solennel  
rappelle les épitaphes  
que personne n'a jamais lues

Il échoua finalement  
à son parcours d'artiste  
trop casanier l'oiseau  
trop paresseux  
il nous a laissé  
cette belle épitaphe  
que personne  
jamais n'écouterà

*Jazmin Freire*

## Ce qu'il faut entendre, tout de même!

entendre.  
pour la plupart entendant, compréhension.  
on m'a dit qu'on doit voir, ou peut-être écouter,  
dans ce mot "entendre" deux possibilités,  
le travail de l'esprit et de l'oreille.  
si on peut dire qu'un mot existe,  
il faut qu'il existe  
entre le cerveau et l'oreille.

c'est à dire, il s'agit des doubles entendres,  
le jeu de sens, des significations.  
mais il semble maintenant qu'il y en a plus de deux;  
au fond de ma langue, mon langage, ma parole,  
un noyau indéterminé qui pourrait  
se déplacer à tout moment.  
comment est-t-il possible de parler de "ma" langue?  
car quand je parle,  
je suis aussi perdu  
dans cette différence infinitésimale.

pour dire à la première personne,  
il y a un "moi"  
je suis entre le m-o-i, mais jamais dehors.  
un peu comme Lacan, je pense,  
quand il écrit que je suis où je ne pense pas.  
ma traduction: je suis  
dans la mesure où j'habite dans les mots.

donc, par implication,  
comme nous disons en logique  
je suis toujours un étranger,  
parce que l'existence linguistique est toujours une vie  
où je suis indiscernable  
car je suis moi, un "moi",  
dans le discours parlé, d'un moi,  
d'un mwah, le bruit d'un bisou,  
une vie fragile au bord du langage,  
ou du monde.

*David Maruzzella*

## Le livre poussiéreux

Je suis belle, ô mortels! Comme l'étoile du matin,  
Et ma maison, où le silence dort dans les moindres  
recoins,  
Est faite pour se réveiller au ruisselant café noir  
Anxieuse et fatiguée ainsi qu'un loir.

Je trône sur l'étagère comme un cadeau non ouvert ;  
J'unis le repas d'un étranger aux restes d'un dessert;  
Je hais la faim qui le détourne de ma vérité,  
Et jamais je n'écoute et jamais je n'accepte.

Les poètes, devant votre serviteur invisible,  
Prisonniers de cette infernale cible,  
Passeront leurs jours dans l'ignorance heureuse;

Quant à nous il nous faut encore payer la logeuse  
Responsabilité que je n'ai jamais demandée  
Mes pages, mes mots feutrés, étouffés par ma propre  
couverture

*D'après « La beauté » de Charles Baudelaire  
Clarissa Dallman*

## En hommage à Baudelaire

Songe-t-elle toujours à moi,  
à mes jeux d'Hermès?  
Pense-t-elle à moi  
quand elle saute la messe?

2013

Et elle s'en va parmi les grilles  
du noir qui sort,  
selon les rues plates  
qui disparaissent aux bords :

Qu'évoque-t-elle sous les rames  
du saule agité,  
le temple des Dryades  
à la langueur rubanée ?

Qu'est-ce qui pèse là sur les hanches ?  
Qu'est-ce qui palpite là dans l'arc ?  
Est-ce sa dépendance tendre  
qui de faim s'embarque ?

N'est-ce pas mon lacet d'or,  
tombant à la ceinture ?  
Tissé de baisers lents  
et de métaux impurs !

*Tim Stone*

## Champagne-Ardenne

Comme tu m'ébahis de ma rêverie!  
Tu sais à quoi je pense?  
Je te le dis,  
je reviens à l'époque de Charlemagne,  
je laisse mes pensées aller aux hussards  
qui deviennent eux-mêmes vert-de-gris.  
Quelle pensée déprimante!  
Hélas, ils trouvent un pavot parmi la bataille.  
Son charme suave se mêle au dodécagone  
Qu'est devenue leur tête abattue  
et tendrement dérangée.  
Ils mettent leurs talismans en jumeaux,  
comme archipel de bonheur.  
Toujours, un trésor puissant  
qui condamne les soldats  
à continuer à les pourchasser  
jusqu'à la fin.

*Tessa Cappel*

Après que Stiva ait eu trompé sa femme  
Grande zizanie dans son mariage  
Femme furieuse  
Et lui  
Réticent à quémander le pardon  
Chassé de la maison

*Frankie Favela*

## Un couloir

Dans le couloir, un homme marche.  
Bizarrement, il semble marcher tout à la fois sans hâte  
et pourtant avec célérité, comme un bébé qui ne sait  
pas encore courir.

Le visage pensif, ses contemplations  
vagabondent aux coins les plus sombres de son esprit.  
Il se déteste de ne pas avoir su saisir la chance de vivre  
les yeux ouverts, mais il a envie d'apprendre toutes les  
choses merveilleuses qu'il a découvertes après sa  
grande révélation. Son esprit lutte contre sa nature.  
Assis sur son épaule gauche, un petit diable lui dit :

« Pourquoi est-ce nécessaire de travailler si dur?  
Vous avez tout ce que vous voulez. Il n'y a rien pour  
vous dans le monde intellectuel. »

Cependant, son ange peut entendre tout ce que  
le diable dit, et il répond d'une voix forte :

« N'écoutez pas toutes les conneries que ce  
bâtard vous raconte. Votre jeunesse n'a pas été  
satisfaisante. Le bonheur n'est pas facile à atteindre,  
mais ne vous inquiétez pas. Bien que le chemin soit  
long et dur, vous êtes en bonne voie. Souvenez-vous, la  
vie qui n'est pas examinée ne vaut pas la peine d'être  
vécue.»

Tout d'un coup, ayant repris confiance en lui-  
même, l'homme commence à marcher. Il comprend  
pourquoi sa vie a commencé si paresseusement. Tout  
s'oppose, mais tout est un. On ne peut pas être  
heureux si on n'est jamais triste. On doit faire  
l'expérience de tout dans la vie.

Les engrenages dans la tête de l'homme  
ronronnent rapidement alors que la lumière de la  
révélation sacrée se manifeste à lui. Tous les anges au  
paradis lui sourient quand ils comprennent qu'il voit la

vérité et qu'il est engagé sur le chemin qui lui montrera toute la splendeur que la connaissance peut offrir.

La puissance des pensées qui déborde dans la tête de l'homme ne peut être contrôlée et certains symboles physiques commencent à se manifester. Soudainement, l'homme, toujours piégé par ses pensées et ses regrets, sourit. Le bébé maladroit devient un homme adulte qui peut sprinter. Les chaînes de sa jeunesse tombent à terre et il marche à grands pas avec assurance vers la fin du couloir.

Avec de nouveaux yeux, l'homme sait que cette révélation ne sera pas la dernière. Tout est un processus qui continue sans fin tant qu'on est vivant. Il est heureux aujourd'hui, mais demain, il sera triste.

Il existe.

Ce qu'il doit faire, c'est de se souvenir de tout ce qu'il a appris en déambulant dans ce couloir. Sans soucis, et sans doute, l'homme est content de continuer sur le chemin.

À la fin du couloir, l'homme tourne à droite.

*Matt Scherer*



## Le musicien de velours

Un homme est assis sur un banc, il joue de la guitare  
Il porte un costume de velours et des gants de dentelle  
Son chapeau haut de forme est moucheté,  
Son sourire est chaleureux  
Est-ce un clown, est-il saugrenu?

De l'autre côté du bitume,  
Se trouve un homme sérieux  
Il affiche un costume et la rectitude d'un roi  
Il lit le journal et fume un cigare  
Il se moque du musicien et de sa vieille guitare

Mais le troubadour chante, sa voix résonnant  
Dans tous les coins et les zigzags de la ville  
Il ne ressent ni langueur ni honte  
Il est fier et roué; heureux de ses roulades fringantes

Tout d'un coup, de l'autre côté du bitume  
Quelque chose arrive à l'homme sérieux  
Il ne veut plus s'asseoir et juger  
Il est contraint de chanter avec le musicien

Pour l'homme qui pensait être un roi  
Le musicien était un contrepoids

*Alexandra Spektor*

## **Innommé**

Les choses que j'ai partagées.

Les choses cassantes de la nuit profonde,  
pour en faire de minuscules coupures.

Les choses de douceur,  
pour que ta tête s'y repose.

Ce n'était pas par gentillesse,  
pas pour trouver la force  
de traverser la forêt inquiétante de chandelles.  
La forêt, pure et monstrueuse,  
du deuil et des murmures.

Ce n'était pas par gentillesse.

Mets ça sur le compte  
d'un usage impropre de mots  
de la barrière de la langue—  
au cas où je te l'aurais dit autrement.

*Kristina Lebedeva*

## **Les mystères du sommeil**

Quand on va s'endormir, plusieurs choses se passent  
qui ne font pas qu'abrutir...

On vit des histoires troublantes...

et quand on ferme les yeux, tout d'un coup,  
on n'a plus que la berlué.

On ferme les yeux,

et on le fait pour éviter de savoir ce qui va être vu,  
seulement pour pouvoir se réveiller  
et imaginer des pensées disparues.

On rêve, et on voit un bicorné dans la distance.

On se demande, « c'est quoi, ça?

C'est un chapeau? Est-ce un amiral qu'il coiffe? »

On réfléchit pendant une éternité...

serait-il plus logique d'aborder, ou de capituler?

Il est évident qu'il y aura péril en la demeure  
si l'on aborde,

Mais, aucun doute,

c'est bien nous, le destinataire de ce rêve.

Le voyage commence,

on est ébahi par la vitesse de cette figure grisâtre.

En arrivant près d'elle, dans les environs,

on voit une porte.

L'atmosphère fluviale donne une impression  
de péril et de confusion.

Autrefois, on aurait eu assez d'intelligence  
pour garder son calme,

mais à cet instant précis,

on n'a plus l'air que d'un hurluberlu.

L'amiral approche. Peur.

Son regard ressemble à celui d'un homme

qui aurait besoin de se faire entendre

après des années de douleur et de solitude.

Il commence à chuchoter avec le plus grand soin,

comme s'il avait un secret pesant des tonnes.  
À cet instant-là, j'entends une sirène.  
C'est quoi ça?  
Mais cette fois ci, je me retrouve sur mon lit.  
Personne à mon chevet  
seul dans la nuit étouffante  
rien à faire qu'à réfléchir aux mystères de la vie,  
et aux secrets non découverts –  
cachés dans les rêves qui meurent.  
Ces réponses restent-elles dans les rêves?  
On ne saura jamais, car ils meurent très vite....  
toujours proches,  
mais toujours trop lointains,  
comme toujours.

*Kevin Ramirez*

## **La plume**

La plume était une ombre,  
Essayant d'écrire plus rapidement,  
Plus rapidement que les mots ne lui venaient  
Comme l'ombre ne pouvait échapper au temps.  
La pointe traçait les mots,  
Sans savoir où aller,  
Perdue sur la feuille,  
Désorientée.  
Mais la créatrice de mots,  
L'outil de l'auteur,  
Guidée par son langage,  
Tout venait de son cœur.

*Mélusine Velde*

## **Les sans domiciles fixes**

Le centre-ville est animé  
mais une tranquillité y surnage  
Les hommes d'affaires somnolents  
arrivent des banlieues  
Lentement descendent de leurs trains  
Les SDF affublés de saleté et de crasse s'y étirent  
Leurs bras sont comme les ailes du papillon  
émergeant de son cocon  
Et cherchant à attraper les étoiles.  
Et un autre jour d'incertitude  
pour ces SDF lentement recommence

Les hommes d'affaires de la rue Lasalle marchent  
but en tête, sirotant leur café de Starbucks  
et chuchotant dans leurs portables  
Ils passent devant les SDF, hommes invisibles  
Leurs costumes sont faits sur mesure, couleur de nuit

Qui agira comme un sauveur  
pour ces hommes malencontreux ?

Le passant généreux qui leur donne de l'argent,  
lui, comprend.  
Tandis que certains prospèrent,  
les autres sont battus  
Pour toujours la situation désespérée des SDF  
Doit être soulagée par la compassion.

*Valerie Paulson*

## Les printemps parallèles

Je me réveillai, le bras engourdi--une main sur la fesse de  
Krystal,  
bien qu'elle fut derrière moi,  
se serrant contre moi.  
Je me rendormis peu après  
mais une énergie,  
son manque revivifiant  
me coupa:  
elle me caressait les reins et les cuisses,  
n'osant pas  
me toucher où il ne semblait pas s'agir encore  
de vie-  
elle voulut que je la parcoure jusqu'au cou  
et elle pressa ses mamelles sèches contre mes dorsaux,  
petite peau de frissons...  
elle savourait déjà les pancakes  
qu'elle adore se faire après l'acte,  
farine à la citrouille et aux épices d'automne,  
y mêler des bananes mures,  
compote de fruits rouges et miel fait à l'arrache  
dès qu'on voit qu'il n'y a plus de sirop d'érable.

J'avais souffert d'une anxiété de nuit.  
C'était quelque chose d'être un petit blond  
face à une longue vie  
à plusieurs, des nuits sauvages, oui,  
de sommets infinis et de chutes dans le pays des amants  
dont l'hébergement est au centre de la terre.  
Elle me consigne au lit avec une pipe:

je m'étais endormi dans mes vêtements,  
et à cause des couvertures épaisses,  
et aussi de mes rêves lucides,  
la chaleur était profonde sur ma peau.

*Tim Stone*

## **La salade de fruit**

La pomme marcha,  
Elle dit bonjour à la banane,  
La banane sauta,  
Elle dit bonjour à l'orange,  
L'orange dit bonjour à la fille,  
La fille dit au revoir à tous les fruits,  
La pomme dit au revoir à la banane,  
La banane dit au revoir à l'orange,  
L'orange dit au revoir à la fille,  
La fille mangea une salade de fruits,  
Avec une pomme, une banane et une orange.

*Flora Kuehn*



## **Ce matin, nous transportons des housses mortuaires**

1.

flambants neufs, encore scellés dans leur emballage  
plastique,  
empilez ces housses à l'arrière du camion.

La chique gonfle la lèvre de LT et j'imagine

2.

des balles contre le camion  
comme la pluie horizontale.

Avant l'aube,

3.

quatre hommes abattus  
six soldats Iraquiens descendus

alors qu'ils dormaient sur des lits de camp  
trainés à l'extérieur du poste de contrôle

4.

parce qu'il faisait trop chaud.  
À l'hôpital de Jalula, le trafic s'arrête. Les hommes fument  
dans leurs dishdashas blanches qui ondulent  
dans le vent comme des draps de lit. Depuis les collines,

5.

un Black Hawk s'élève. Nous fermons les yeux,  
couvrons nos visages, pour ne pas sentir  
les mottes de terre qui volent. Quatre hommes amènent

6.

le premier corps jusqu'à l'hélicoptère ;  
il tressaute sur la civière verte

sous une perfusion tenue  
par une main vers le ciel.

*Traduction de « This Morning, We Carry Body Bags »  
de Hugh Martin (avec la permission de l'auteur)  
Publication originale dans Stick Soldiers*

*Shaza Loutfi, Mirna Maldonado, Tony Mattingly, Erica  
Reyes, Jennifer Rupe, Connie Tong, Alex Totin,  
Viktorija Vasiljeva, Kaitlyn Wallace, Megan Wolf,  
Florence Xia*

## Muette

Il y a cinq ans que je me suis arrêtée  
Il y a cinq ans que je me suis arrêtée d'écrire  
Il y a cinq ans que je me suis arrêtée de vouloir savoir  
ce qui est dans ma tête  
Car j'avais peur de ne pas aimer ce qu'il y avait  
Je remplissais ma tête avec des frivolités  
Les livres des autres, les mots des autres, les idées des  
autres  
Et puis, je me suis arrêtée de lire  
Je me suis arrêtée de vouloir cette connaissance  
Je me suis arrêtée de savoir  
Car ma tête ne savait plus écrire, lire, penser  
Il y a cinq ans que je me suis arrêtée d'écrire  
Il y a cinq ans que je me suis arrêtée d'être

*Emily Snider*





## French Program at DePaul University

The French program provides students with a solid background in the linguistic and cultural understanding necessary to life in a global world. The B.A. and Masters programs encompass the interdisciplinary interests of its faculty.

Courses include language and culture, French and francophone literature, civilization, translation, phonetics, business, film, pedagogy and women's studies. Students learn in exciting ways as professors work with innovative pedagogies and organize lectures, conferences, and other cultural activities.

In addition to the traditional Major, a French Major with certification for teaching French at the secondary level is offered. Minors in the French Language, Commercial French and French Translation are also available.

Students are strongly encouraged to study abroad through one of DePaul's three programs in France and to take advantage of the variety of internships in professional French-speaking environments the city of Chicago has to offer.

The program focuses on the development of critical and creative thinking skills and fosters a multicultural perspective through the study of other cultural and conceptual systems.

For more information, please visit:  
<http://las.depaul.edu/mol/Programs/French/index.asp>

## **Study Abroad Language Programs in France**

DePaul's Study Abroad Program offers language programs in France that provide students the opportunity to experience French culture as well as hone their language skills.

### **Paris - Alliance Française (Spring Quarter)**

Study French at the world-renowned Alliance Française while experiencing the rich cultural and political life of Paris. Enroll in 8 credits of French language, a course taught by a DePaul faculty member in his/her field of expertise, and a French Art History course.

### **Paris IES (Academic Year or Winter-Spring)**

Designed for advanced French students with all courses taught in French, this program offers some courses at the IES center and arranges others through enrollment in French universities. Located in an area bustling with cafés, theaters, and artisan workshops, the IES Center encourages students to integrate into the French community and develop their language skills. Internships available.

### **Sciences Po University Exchange Program (Academic Year)**

With campuses in Paris, Dijon, Menton, Nancy, Poitiers, Le Havre or Reims, students' area of interest determines which campus is best suited to their needs. Ideal for independent students interested in an exchange program.

The deadline for Academic Year programs is February 15 and the deadline for Winter-Spring/Spring programs is May 15.

For more information, please visit:  
[www.studyabroad.depaul.edu](http://www.studyabroad.depaul.edu)